

|

Université de Montréal

**L'apport du capital social, familial, personnel et délinquant à l'explication
de la relation entre alcool, drogues et violence chez les jeunes**

par

Mélanie Ménard

École de criminologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M.Sc.)
en criminologie

Février, 2011

© Mélanie Ménard, 2011

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**L'apport du capital social, familial, personnel et délinquant à l'explication
de la relation entre alcool, drogues et violence chez les jeunes**

Présenté par

Mélanie Ménard

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Marie-Marthe Cousineau

Directrice de recherche

Serge Brochu

Membre du jury

Jo-Anne Wemmers

Membre du jury

SOMMAIRE

Cette étude s'inscrit dans le cadre plus large des travaux menés par le groupe de recherche *Drug, Alcohol and Violence International* (DAVI) qui cherche à préciser la nature des liens qui se tissent entre l'alcool, les drogues et la violence chez trois groupes de jeunes - étudiants, décrocheurs, contrevenants - des villes de Montréal, Toronto, Philadelphie et Amsterdam.

Elle explore plus spécialement les dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant comme étant des voies d'explication possibles de la relation constatée entre la consommation d'alcool et de drogues et la manifestation de gestes de violence chez les jeunes de la grande région montréalaise fréquentant le milieu scolaire secondaire. Trois objectifs spécifiques de recherche sont poursuivis soit : 1) déterminer, à travers une recension des écrits scientifiques, les modalités formant les dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant; 2) cerner empiriquement dans les données, quelles sont les modalités à disposition permettant de rendre compte de la contribution du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant dans l'explication de la relation alcool/drogues et violence chez les jeunes; et 3) vérifier si les dimensions à l'étude influencent a) la consommation par les jeunes d'alcool et de drogues; b) la manifestation par eux de comportements délinquants, et plus spécialement de comportements violents, et c) la relation entre alcool, drogues et violence chez les jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire montréalais en fonction de ces dimensions. L'échantillon de type aléatoire est composé de 995 répondants (garçons et filles) qui se répartissent dans huit écoles secondaires francophones et deux écoles secondaires anglophones provenant des secteurs public ou privé et de milieu favorisé ou défavorisé se trouvant sur les territoires des villes de Montréal, Laval et Longueuil constituant « la grande région de Montréal ». Les participants devaient répondre à un questionnaire composé de 138 questions dont la grande majorité sont fermées. Les données sociodémographiques caractérisant le jeune et son environnement, ses rapports avec sa famille, ses amis, l'école, son quartier, sa consommation d'alcool et de drogues, l'existence dans sa vie de comportements violents dont il aurait été auteur ou victime, la manifestation de gestes de délinquance ou de troubles de comportement sont les principales dimensions de la vie du jeune sondées par le questionnaire utilisé.

D'entrée de jeu, spécifions que peu importe les substances consommées, très peu d'étudiants en font un usage problématique et que l'on ne note aucune propension à la délinquance chez la majorité des élèves de l'échantillon

En somme, les analyses amènent à conclure à l'existence de relations statistiquement significatives entre la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures et la propension à la délinquance et aux troubles de comportement, ces relations étant de force variable allant de modérée à forte. Toutefois, il faut bien noter que ces relations ne touchent qu'un petit nombre des élèves du secondaire participant à notre étude, comme ce fût le cas dans d'autres études.

Plus spécifiquement, le capital familial paraît influencer seulement la consommation de marijuana. Ainsi, plus le degré de supervision parentale diminue, plus la fréquence de consommation de marijuana augmente. Le capital individuel produit un impact plus important sur la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures, les troubles de comportement, et la propension à la délinquance. Ainsi, plus le capital individuel est affecté négativement, plus la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures de même que la propension à la délinquance et aux troubles de comportement seront importants.

Le capital social, quant à lui, explique davantage la consommation de marijuana que la consommation d'alcool et de drogues dures ou encore la manifestation de troubles de comportement et la propension à la délinquance.

Finalement, le capital délinquant paraît influencer la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures. Son influence se fait ressentir également, mais dans une moindre mesure, sur la manifestation de troubles de comportement et la propension à la délinquance.

À notre grande surprise, la dimension du capital familial qui se révèle être particulièrement influente dans les écrits scientifiques ne ressort pas dans nos analyses comme nous l'avions envisagé. Nous attribuons cet état de fait aux limites imposées par l'utilisation d'une banque de données constituée initialement à d'autres fins que celles visées dans notre étude, et dans laquelle les facteurs reliés au capital familial, identifiés dans les écrits, n'étaient pas tous présents.

Nul doute à que la consommation de substances psychoactives et la propension à la délinquance et aux troubles de comportement sont des comportements présents dans la population juvénile. Les modèles généralement utilisés pour expliquer les comportements déviants à l'étude ne produisent pas de résultats probants en ce qui concerne les écoliers, une population de jeunes d'ailleurs rarement étudiée à cet égard. Le modèle d'explication au cœur de nos analyses, mettant à contribution les dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant, paraît prometteur surtout en ce qui concerne le capital délinquant, et ce, en dépit des limites imposées par la banque de données utilisée. À la lumière des résultats obtenus, il semble que l'explication de la cooccurrence de la consommation de substances psychoactives et de la propension à la délinquance et aux troubles de comportement soit multifactorielle. Les principaux facteurs contributifs sont ceux du capital délinquant pour la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures de même que pour la propension à la délinquance alors les troubles de comportement se révèlent davantage expliqués par les facteurs composant le capital individuel. Nous estimons que la combinaison des dimensions du capital familial, individuel, social et individuel constitue une voie d'explication prometteuse de la relation alcool/drogue et violence chez les jeunes. Il nous apparaît dès lors qu'un instrument de collecte de données spécifiquement conçu pour en explorer le potentiel explicatif devrait être à la base de prochaines recherches en ce sens.

Mots clés : jeunes, alcool, drogue, délinquance, relation drogue-crime, capital social, capital familial, capital individuel, capital délinquant

SUMMARY

The topic of this study joins the wider frame of the works led by the research group Drug, Alcohol and Violence International (DAVI) which tries to clarify the nature of the links between alcohol, drugs and violence amongst the youth (students, dropouts, offenders) from Montreal, Toronto, Philadelphia and Amsterdam. The study investigates more specifically the dimensions of social, family, individual and delinquent capital as being possible ways to explain the relationship between alcohol and drug consumption and the demonstration of violence amongst the youth from Montreal frequenting a high school environment. To do so, we pursue three specific research objectives: 1) to determine, through a review of the literature, the modalities of the social, family, individual and delinquent capital; 2) to empirically encircle in our data, which modalities can be used to account for the contribution of social, family, individual and delinquent capital in the explanation of the relationship between alcohol/drugs and violence amongst the youth; and 3) to verify if the studied dimensions influence a) the consumption of alcohol and drugs amongst the youth; b) the emergence of delinquent behaviour and more specially violent behaviour, and c) the relationship between alcohol, drugs and violence amongst the youth frequenting Montreal high schools. Our random sample consists of 995 respondents (boys and girls) from eight French-speaking and two English-speaking schools from both the public and private sectors and from privileged and underprivileged environments in the cities of Montreal, Laval and Longueuil, also called the Greater Montréal. Participants had to answer a questionnaire consisting of 138 questions, the great majority of which were closed. The sociodemographic data characterizing the youths and their environment, their relationships with their families, their friends, their school, their district, their alcohol and drugs consumption, the existence in their life of violent behaviour (being the aggressor or the victim), the demonstration of criminal gestures or behavioural disorders are the main dimensions of their life sounded by the questionnaire.

From the outset, let us specify that regardless of the substance, very few students use them in a problematic fashion and that no inclination to crime was noted in the majority of our sample. In fact, our analysis brings us to conclude the existence of statistically significant relationships between the consumption of alcohol, marijuana and hard drugs and the inclination to crime and behavioural disorders, these relations being of variable strengths, going from moderate to strong. However, it is necessary to note that these relations touch only a small portion of high school students participating in the study, as was observed in other studies. More specifically, family capital appears to influence only marijuana consumption. So, the less parental supervision is present, the more marijuana consumption increases. We notice that individual capital produces a more important impact on alcohol, marijuana and hard drug consumption, on behavioural disorders and on the inclination to crime. So, as individual capital is negatively affected, the more the consumption of alcohol, marijuana and hard drugs as well as the inclination to behavioural disorders and crime will be important.

The share capital, better explains the consumption of marijuana than that of the alcohol and hard drugs or better still, the demonstration of behavioural disorders and the inclination to crime. Finally, the delinquent capital appears to influence alcohol, marijuana and hard drugs consumption. Its influence is felt also, to a lesser proportion, on the demonstration of behavioural disorders and the inclination to crime.

To our surprise, the dimension of family capital which is particularly influential in scientific papers does not stand out in our analyses as we had envisioned it. We attribute this to the limits of the data bank used which was established for purposes other than those aimed in our study, and in which factors connected to family capital were not all present.

There is no doubt that the consumption of psychoactive substances and the inclination to behavioural disorders and to crime are found amongst the youth. The explanatory models, generally used to explain deviant behaviours, do not produce convincing results for high school students, a population of young people rarely studied in this respect. The model at the heart of our analyses which puts to contribution the dimensions of share, family, individual and delinquent capital seems promising, especially with regards to delinquent capital, and this, in spite of the limits imposed by our data bank. In light of the results, it seems that the incidence of the concurrence of the consumption of psychoactive substances and the inclination to behavioural disorders and to the crime is multifactorial. The main contributory factors are those of the delinquent capital for the consumption of alcohol, marijuana and hard drugs as well as the inclination to behavioural disorders and to crime which are better explained by the component factors of the individual capital. We consider that the combination of the dimensions of family, individual, social and individual capital constitutes a way of explaining the relation alcohol / drug and violence amongst the youth. It appears to us that a data collection instrument specifically designed to investigate the explanatory potential should be at the basis of the next research.

Keywords: youth, alcohol, drug, delinquency, drug-crime relationship, social capital, familial capital, individual capital, delinquent capital

REMERCIEMENTS

Un gros merci à ma directrice Marie-Marthe Cousineau pour le support et les conseils judicieux prodigués au cours des nombreuses années. Merci à l'équipe de recherche DAVI de Montréal pour m'avoir donné accès à la banque de données ayant servi à cette étude. Merci à Audrée Dumouchel et à Sylvain Levert pour la traduction du sommaire. Merci à mon entourage pour leur support au cours de cette grande aventure parsemée d'imprévus. Un merci spécial à Sophie Demers (ex-directrice DSPC Valleyfield) et à André Cloutier (directeur DSPC Valleyfield) pour leur souplesse concernant le travail me permettant de me consacrer à ce projet.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
SUMMARY	iii
REMERCIEMENTS	v
TABLE DES MATIÈRES	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I :RECENSION DES ÉCRITS	4
1.1 Quelques modèles développés pour tenter d'expliquer la relation alcool/drogue-crime chez les adultes	5
1.1.1 <i>Les modèles causaux</i>	5
1.1.2 <i>Les modèles corrélacionnels</i>	6
1.1.3 <i>Le modèle conceptuel intégratif et le style de vie déviant</i>	7
1.2 Quelques études québécoises sur le lien drogue-crime chez les jeunes	8
1.3 Les limites identifiées par des auteurs pour comprendre la relation drogue-crime	9
1.4 À la recherche d'une définition du capital familial	10
1.4.1 <i>Les modalités composant le capital familial</i>	10
1.4.1.1 <i>Les pratiques de socialisation</i>	11
1.4.1.2 <i>L'attachement familial</i>	13
1.4.2 <i>En somme</i>	14
1.5 À la recherche d'une définition du capital social	15
1.5.1 <i>Les modalités composant le capital social</i>	16
1.5.1.1 <i>Les mesures des caractéristiques de la communauté</i>	16
1.5.1.2 <i>Les mesures de l'organisation sociale de la communauté</i>	17
1.5.2 <i>En somme</i>	18
1.6 À la recherche d'une définition du capital délinquant	18
1.6.1 <i>Les modalités composant le capital délinquant</i>	19
1.6.2 Les théories se rattachant au capital délinquant et à son influence sur la délinquance ..	19
1.7 Le cadre théorique supportant notre étude : l'écologie sociale	20
1.8 La problématique de recherche	22

CHAPITRE II : MÉTHODOLOGIE	23
2.1 L'échantillon.....	24
2.2 Les caractéristiques sociodémographiques caractérisant les jeunes de l'échantillon	25
2.3 L'instrument de collecte de données.....	26
2.4 La cueillette des données	27
2.5 La construction des variables	28
2.5.1 <i>Le capital social</i>	28
2.5.2 <i>Le capital familial</i>	30
2.5.3 Le capital individuel	31
2.5.4 <i>Le capital délinquant</i>	34
2.5.5 <i>La consommation de substances psychoactives</i>	35
2.5.6 Délinquance et troubles de comportements.....	36
2.6 Les limites de l'étude	37
2.7 Un apport à la recherche et pour l'intervention.....	38
CHAPITRE III : ANALYSE.....	40
3.1 Consommation de substances psychoactives des jeunes élèves québécois.....	41
3.2 Consommation des jeunes de notre échantillon au cours des 12 derniers mois précédant la cueillette des données	42
3.3 Manifestation de gestes de violence par les jeunes de l'échantillon.....	43
3.4 Propension à la délinquance et aux troubles de comportements	45
3.5 Contribution du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant à la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures, à la commission de gestes de délinquance et à la présence de troubles de comportement (tableau 18).....	50
3.6 Prédiction de la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures, de la propension à la délinquance et aux troubles de comportements par les dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant	54
CONCLUSION	58
RÉFÉRENCES	64

LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU 1 :	Les facteurs composant la dimension du capital social	29
TABLEAU 2 :	Les facteurs composant la dimension du capital familial.....	30
TABLEAU 3 :	Les facteurs composant la dimension du capital individuel	33
TABLEAU 4 :	Les facteurs composant les dimensions du capital délinquant.....	34
TABLEAU 5 :	Profil de consommation des répondants.....	35
TABLEAU 6 :	Propension à la délinquance et troubles de comportement.....	36
TABLEAU 7:	Consommation de substances psychoactives des jeunes répondants au cours des 12 derniers mois précédant la tenue de l'enquête	43
TABLEAU 8:	Manifestation de comportements de violence à l'égard d'autrui par les jeunes de l'échantillon au cours des 12 mois précédant l'enquête	44
TABLEAU 9:	Commission d'actes de délinquance et manifestation de troubles de comportement par les jeunes de l'échantillon au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête	45
TABLEAU 10:	Propension à la délinquance des jeunes de l'échantillon au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête.....	46
TABLEAU 11:	Propension aux troubles de comportement des jeunes de l'échantillon au cours des 12 derniers mois précédant l'étude	46
TABLEAU 12:	Propension à la délinquance et consommation d'alcool au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête.....	47
TABLEAU 13 :	Troubles de comportement et consommation d'alcool au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête	48
TABLEAU 14:	Propension à la délinquance et consommation de marijuana au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête.....	48
TABLEAU 15:	Troubles de comportement et consommation de marijuana au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête.....	49
TABLEAU 16:	Propension à la délinquance et consommation de drogues dures au cours des 12 derniers mois.....	49
TABLEAU 17:	Troubles de comportement et consommation de drogues dures au cours des 12 derniers mois.....	50

INTRODUCTION

Depuis quelques années déjà, une attention particulière est accordée, dans le milieu de la recherche, aux liens qui se tissent entre la consommation de substances psychoactives et la manifestation de comportements violents, de façon générale et plus spécifiquement chez les jeunes. Plusieurs recherches se sont intéressées à ce lien et ont révélé l'existence d'une relation entre les deux comportements, notamment chez les jeunes. Cependant, malgré le nombre croissant d'études sur le sujet, la nature du lien reste nébuleuse. En dépit des théories explicatives apparues au fil des ans, que nous verrons plus loin, aucune ne permet d'expliquer totalement la cooccurrence des deux comportements. Ceci est d'autant plus vrai lorsqu'il est question des jeunes. Plusieurs hypothèses sont soulevées dans les écrits pour expliquer cette impasse : 1) l'impossibilité de mesurer l'ensemble des facteurs interagissant dans une même étude, 2) l'interprétation dont font l'objet les données étant donné la définition des concepts qui n'est pas toujours explicite, et 3) le fait que les études portent principalement sur des populations marginalisées. Loin de mettre de côté les deux premières embûches soulevées dans les écrits, nous nous sommes plus spécialement intéressée à la troisième, en nous centrant sur l'évolution de la consommation de substances psychoactives et la manifestation de comportements de violence chez les jeunes de la population générale.

Très peu d'études se sont penchées sur l'apparition simultanée des deux comportements chez les jeunes, et encore moins chez les jeunes fréquentant le milieu scolaire. Pour pallier précisément ce manque, la présente étude explore les dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant comme étant des voies d'explication possibles de la relation déjà constatée entre la consommation d'alcool et de drogues et la manifestation de gestes de violence chez les jeunes de la grande région montréalaise fréquentant le milieu scolaire secondaire.

Notre étude s'inscrit dans le cadre plus large des travaux menés par le groupe de recherche *Drug, Alcohol and Violence International* (DAVI) qui cherche à préciser la nature des liens qui se tissent entre l'alcool, les drogues et la violence chez les jeunes des villes de Montréal, Toronto, Philadelphie et Montréal. Le groupe de recherche DAVI s'intéresse à trois populations de jeunes : les jeunes en milieu scolaire, les jeunes décrocheurs et les jeunes contrevenants, et est conduit par des chercheurs en provenance des quatre sites de recherche. Les travaux ont été initiés par les chercheurs Lana D. Harrison, Ph.D. professeure à l'Université de Delaware et directrice adjointe du Center for Drug and Alcohol Studies, et Patricia Erickson, Ph.D., professeure à l'Université de Toronto et chercheure au Centre for Addiction and Mental Health. Ce sont joints à elles, par la suite, les chercheurs Dirk Korf, Ph.D. du *Criminologisch Instituut Bongers Universiteit* d'Amsterdam, Serge Brochu, Ph.D. et Marie-Marthe Cousineau, Ph.D., tous deux de l'Université de Montréal.

Notre projet vise à préciser certains constats dégagés lors des travaux du groupe de recherche DAVI. Pour ce faire, nous poursuivons trois objectifs spécifiques de recherche soit : 1) déterminer, **à travers une recension des écrits scientifiques**, les modalités formant les dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant; 2) cerner, **dans les données mises à notre disposition**, les variables dont nous disposons pour rendre compte des quatre dimensions qui viennent d'être énoncées et 3) vérifier si les **dimensions à l'étude** influencent a) la consommation par les jeunes d'alcool et de drogues; b) la manifestation par eux de comportements délinquants et plus spécialement de comportements violents, et c) la relation entre alcool, drogues et violence chez les jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire montréalais.

Pour rendre compte de nos travaux, nous découpons le mémoire en trois chapitres. Dans un premier chapitre, à travers la réalisation d'une recension d'écrits, nous nous attardons à préciser les concepts à l'étude (capital social, capital familial, capital individuel et capital délinquant) à partir de ce qui en a déjà été dit et de l'usage qui en a été fait auparavant. Cet exercice nous amène à préciser la problématique à l'étude qui consiste à faire la lumière sur les liens qui se tissent entre la consommation d'alcool et de drogues et la manifestation de comportements violents chez les jeunes. Une deuxième partie présente la méthodologie employée pour réaliser ce projet de recherche. Précisons d'entrée de jeu que nous avons réalisé les analyses à partir d'une banque de données d'ores et déjà constituée. Ceci étant, toutes les variables se rapportant aux concepts identifiés dans les écrits ne se retrouvent pas systématiquement dans nos données. Il aura donc fallu, en quelque sorte, faire avec ce que nous avons, et construire nos propres échelles composant les dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant, à partir des données à disposition. Le deuxième chapitre, qui présente la méthodologie supportant notre étude, précise les différentes étapes ayant conduit à la construction des variables soumises à l'analyse au chapitre suivant. Ce troisième chapitre présente le résultat de nos analyses. Les discussions entourant les résultats obtenus sont intégrées au fur et à mesure que sont présentés les résultats afin d'en faciliter l'interprétation et la compréhension.

CHAPITRE I :
RECENSION D'ÉCRITS

Plusieurs études se sont intéressées à la relation entre la consommation de substances psychoactives et la manifestation de comportements délinquants. Des propos tenus par les auteurs préoccupés par la question se dégagent deux consensus : 1) il existe bel et bien une relation positive entre les deux comportements chez les adultes (Goldstein, Brownstein et Ryan, 1992; Osgood, 1995; Benda, 1999), et 2) la nature de cette relation est complexe et variable d'un individu à un autre laissant supposer la contribution de plusieurs facteurs explicatifs que les auteurs tentent de préciser (Le Blanc et Tremblay, 1987; Brochu, Cournoyer, Motiuk et Pernanen, 1999; Casavant et Collin, 2001; Brochu, 2001; Sun, Cousineau, Brochu, 2004). Ceci étant, les auteurs qui se sont penchés sur la question présentent différents modèles explicatifs. Certains d'entre eux conçoivent des modèles qui supposent un lien causal direct indiquant que la consommation mène à la criminalité, ou inversement, alors que d'autres modèles signalent plutôt la présence de liens corrélationnels entre la consommation et la manifestation de comportements délinquants plus ou moins violents. Enfin, des auteurs proposent un modèle conceptuel intégratif basé essentiellement sur l'adoption d'un style de vie déviant. Nous verrons plus précisément, dans ce chapitre, à quoi tient l'essentiel de ces modèles. Les écrits portant spécifiquement sur la relation alcool/drogues et délinquance chez les jeunes se faisant vraiment rares, nous nous intéresserons, dans un premier temps, aux études portant sur la relation alcool/drogues et criminalité chez les adultes. Par ailleurs, si peu d'écrits traitent de la relation alcool/drogues et délinquance chez les jeunes, plusieurs écrits traitent des facteurs pouvant expliquer, d'une part, la consommation de drogues et, d'autre part, la criminalité. Nous avons voulu voir comment ces facteurs pouvaient expliquer la cooccurrence des deux comportements chez un même jeune.

1.1 Quelques modèles développés pour tenter d'expliquer la relation alcool/drogue-crime chez les adultes

1.1.1 Les modèles causaux

Dans les modèles causaux, la consommation de substances psychoactives mène au crime ou l'inverse. La relation peut toutefois prendre diverses formes. Le modèle le plus connu pour les adultes est le modèle tripartite de Goldstein (1985) qui introduit trois types de relation possible entre la consommation de substances psychoactives et la criminalité. Tout d'abord, la relation psychopharmacologique voulant que certaines propriétés du produit consommé agissent sur le système nerveux central. L'intoxication entraînerait une désinhibition et une impulsivité propices à la manifestation de comportements délinquants ou violents. De son côté, la théorie du désaveu sous-tend que la substance consommée est un moyen d'éviter la responsabilité et la culpabilité pour les actions déviantes commises sous l'effet du produit (Barré, Richard et Senon, 1997; Brochu, 2001; Pernanen, Cousineau, Brochu, Sun, 2002). Toutefois, la relation psychopharmacologique est remise en cause par certains auteurs. Selon Barré, Richard et Senon (1997), cette relation, lorsqu'elle existe, est peu significative et les psychotropes ne possèdent pas, en soi, d'effets criminogènes.

D'ailleurs, plusieurs études ont montré que la majorité des consommateurs de drogues, incluant les jeunes, ne développeront pas une trajectoire toxicomane et encore moins une carrière criminelle (Brochu, 1996; Barré, Richard et Senon, 1997; Casavant et Collin, 2001).

La relation économico-compulsive, quant à elle, réfère à une criminalité lucrative ayant pour but de financer une consommation importante de substances psychoactives. Cette explication est également remise en cause par Brochu (2001) qui affirme que cette dernière ne constitue pas la réalité de tous les consommateurs, ni même de tous les dépendants. Elle s'appliquerait seulement aux usagers qui consomment de façon excessive des drogues dispendieuses par rapport à leurs revenus.

Enfin, la relation systémique prétend que le contexte de distribution de drogues illicites engendre une série de délits en favorisant le rapprochement entre les consommateurs et les milieux de délinquance.

La théorie de l'association différentielle de Sutherland (1947) va sensiblement dans le même sens. Selon cette approche, la déviance est le résultat d'un processus d'apprentissage lié à la fréquentation de pairs délinquants de même. De même, la théorie du *modeling* ou de l'apprentissage social de Bandura (1977) stipule que l'apprentissage social passe par des processus d'observation, d'imitation et d'ajustement des individus composant un environnement. Toutefois, ce dernier apporte une nuance intéressante. Le processus d'apprentissage social peut produire ou ne pas produire de changement comportemental.

Des résultats de recherche présentés par d'autres auteurs montrent que, dans certains cas, la délinquance précède la consommation (Wright et Deckers, 1994; Brochu et Brunelle, 1997; Brunelle, Brochu et Cousineau, 2000; Cousineau, Brochu et Schneeberger, 2000). Collins, Hubbard, Rachal (1985) de même qu'Hammersley, Forsyth, Morisson et Davies (1989) abondent dans le même sens. Devant la constatation que la délinquance précède la consommation de drogues chez un nombre non négligeable des jeunes, les auteurs avancent que l'implication délinquante fournit l'argent, les contacts et la légitimation nécessaires à la consommation de psychotropes.

1.1.2 Les modèles corrélationnels

Dans les modèles corrélationnels, il n'existe pas de relation de cause à effet entre la consommation de psychotropes et la criminalité. Les deux comportements seraient dus aux mêmes causes ou seraient d'origines différentes. Quoi qu'il en soit, ils apparaîtraient dans certains cas simultanément. D'où la nécessité d'introduire un autre facteur explicatif dans les modèles. Les tenants du modèle sans cause commune soutiennent que les deux comportements sont simplement liés par la synchronie de leur apparition à l'adolescence et particulièrement au milieu de celle-ci (Hirschi et Gottfredson 1983; White, Pandina et Lagrange 1987; White 1990; Harisson et Gfroerer 1992; Ménard et Huizinga 1989). Les origines des deux comportements seraient totalement indépendantes. Selon Brochu (1995), ce modèle d'explication est difficilement soutenable empiriquement.

Les modèles de causes communes soutiennent plutôt que la consommation de psychotropes et la criminalité sont liées par un ou plusieurs facteurs communs présents dans le développement des adolescents. Ils se divisent en deux catégories : psychopathologique et psychosocial.

Selon le modèle psychopathologique, certains traits de personnalité antisociaux chez un individu semblent être responsables de la tendance à la consommation et la délinquance (Fréchette et Le Blanc, 1987; Donovan, Soldz, Kelly et Penk, 1998). Cependant, ces recherches présentent des limites identifiées par Brochu (1995). Elles sont généralement réalisées auprès de consommateurs de drogues illicites en traitement, qui gèrent mal leur consommation et qui sont mal intégrés socialement. Ces études sont également souvent réalisées sans groupe de contrôle : les traits antisociaux peuvent donc être attribuables à des facteurs externes non contrôlés. De plus, des questionnements sont soulevés concernant le lien chronologique entre les deux comportements et l'acquisition des traits antisociaux : les traits de personnalité ont-ils mené à une forte consommation ou la fréquentation du milieu de la drogue a-t-elle influencé le développement de la personnalité ?

De son côté, le modèle psychosocial met davantage l'accent sur les facteurs de risque (hérédité, troubles de personnalité, inadaptation scolaire ou professionnelle ou sociale, affiliation à des pairs déviants, pauvreté...) qui prédisposeraient l'individu à adopter un style de vie dans lequel l'intoxication et les activités criminelles font partie du quotidien (Harrison et Gfroerer, 1992; Brochu, 1994).

Dans les deux cas, ces modèles nous informent peu sur le développement du lien qui unirait la consommation de psychotropes et la criminalité chez un individu (Brochu, 1995).

1.1.3 Le modèle conceptuel intégratif et le style de vie déviant

Le modèle intégratif développé par Brochu (1995) intègre des notions de facteurs de risque (fréquentation de pairs ayant des valeurs marginales, désengagement face aux institutions sociales, opportunités déviantes, problèmes familiaux...), de maintien (déménagement, incarcération...), de progression (les propriétés et les effets des substances psychoactives consommées, un milieu de vie stigmatisant, un événement marquant...) et d'arrêt (les pressions des pairs, les pressions internes, les pressions organisationnelles, les pressions liées au milieu délinquant...), de même que la notion de style de vie déviant pour expliquer la relation entre la consommation de psychotropes et la criminalité. Pour l'auteur, cette relation se modifierait au cours de la trajectoire du consommateur à travers trois stades de progression soit le stade de l'occurrence (consommation irrégulière, faible, pour le loisir, en fonction des contacts et de l'argent disponible), le stade du renforcement mutuel (lien bidirectionnel entre les sources de revenus et la consommation régulière, la délinquance se met au service de la consommation) et le stade économico-compulsif (la dépendance mène à la délinquance lucrative nécessaire pour assouvir les besoins du consommateur). Pour l'auteur, l'explication du lien entre drogues et criminalité est donc dynamique et variable en fonction des interactions de la personne avec divers systèmes auxquels elle est confrontée.

Au même titre que le modèle intégratif de Brochu, le modèle concomitant (Brodeur, 1988) veut qu'une relation bidirectionnelle existe entre la consommation de drogues et l'agir délinquant. Les deux comportements se renforceraient mutuellement et constitueraient des manifestations d'un style de vie attrayant adopté par les jeunes et dont les origines sont différentes, mais reliées indirectement entre elles par la fréquentation de pairs déviants.

1.2 Quelques études québécoises sur le lien drogue-crime chez les jeunes

Plusieurs auteurs se sont attardés, au fil des ans, à la relation entre la consommation de psychotropes et la manifestation de violence au sein des mêmes groupes. Ceux-ci ont constaté que la cooccurrence des deux comportements existe bel et bien au sein d'échantillons d'adultes (Goldstein, Brownstein et Ryan, 1992; Osgood, 1995; Benda, 1999). Deux équipes de recherche québécoises se sont intéressées à la question en portant une attention particulière aux recherches effectuées auprès de populations juvéniles. Les recensions des écrits effectuées par Schneeberger, Brochu et Dion en 1995 et Cousineau, Brochu et Schneeberger en 2000 révélaient que très peu de données empiriques étaient disponibles pour cette population en ce qui concerne la relation entre la consommation de substances psychoactives et la manifestation de violence. Au début des années 2000, une série de séminaires d'experts sur les trajectoires de vie déviantes (Brochu, Da Agra et Cousineau, 1999, 2000 ; Brochu, Pernanen et Cousineau, 2000 ; Brochu, Kury et Cousineau, 2001; Pernanen et coll., 2002) permettaient de dégager principalement quatre constats : 1) les statistiques officielles de la criminalité tendent, depuis quelques années, à montrer une augmentation des gestes de violence posés par les mineurs, 2) la consommation de substances psychoactives chez les jeunes se ferait de façon plus précoce et plus régulière et impliquerait une pluralité de substances, 3) la consommation d'alcool ou de drogues est souvent impliquée lorsque surviennent des événements de violence et 4) en dépit de la cooccurrence des deux comportements chez un même jeune, il existe très peu d'information concernant la nature des liens qui se tissent entre les deux comportements.

Par la suite, une étude qualitative menée auprès de 38 jeunes âgés entre 16 et 18 ans recrutés en centres de réadaptation pour jeunes contrevenants (centres jeunesse), en centres de traitement de la toxicomanie et en maisons de jeunes concluait que le modèle tripartite de Goldstein pouvait expliquer, au moins en partie, la relation entre les drogues et la délinquance, notamment violente, chez les jeunes d'âge mineur, à condition qu'il soit quelque peu modifié (Brunelle, Brochu et Cousineau, 2000).

Dans la portion psychopharmacologique du modèle de Goldstein, on conclut que l'individu commet des délits soit parce qu'il est intoxiqué, ce qui lui donne le courage de passer à l'acte, soit parce qu'il est rendu plus sensible ou vulnérable à diverses situations qui le mettent en position de poser des gestes de violence.

Concernant la relation économico-compulsive, on explique que l'individu s'adonne à une criminalité, principalement lucrative, pour obtenir les moyens financiers lui permettant d'assurer sa consommation personnelle qui se caractérise par la dépendance à des substances psychoactives dispendieuses.

Enfin, dans la portion systémique du modèle, on conçoit que l'individu a recours à la violence pour résoudre les conflits inhérents aux activités reliées au marché de la drogue.

Or, dans l'échantillon restreint de Brunelle et coll. (2000), les données indiquent que des jeunes consommeraient des drogues après la commission du délit pour célébrer l'évènement ou oublier leur culpabilité et non pas uniquement avant, comme le laissait entendre le modèle de Goldstein. Par ailleurs, des jeunes s'adonneraient à de la criminalité lucrative, parfois violente, pour se procurer des drogues même peu coûteuses étant donné les moyens financiers souvent restreints dont ils disposent. Enfin, les auteurs indiquent ne pas avoir trouvé de trace de la portion systémique du modèle dans leurs données. Ils n'en concluent pas, pour autant, que ce type de relation n'existe pas au sein de la population des jeunes, mais plutôt que leur méthodologie n'a pas permis d'appréhender cette dimension des relations drogues-crimes. Toutefois, considérant les activités reliées à certaines sous-populations de jeunes, notamment les jeunes de la rue et membres de gang, tout porterait à croire que ce type de relation existe bel et bien.

En 2004, l'équipe DAVI de Montréal, à laquelle nous sommes associée, qui s'est donné comme objectif de vérifier empiriquement l'application du modèle d'explication tripartite de Goldstein (1985) à une population juvénile (élèves, contrevenants, décrocheurs), conclue, à la lumière des résultats obtenus pour les jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire, que le modèle tripartite, dans leur cas, n'explique qu'une petite partie (psychopharmacologique : 8,1%; économico-compulsive : 7,1% et systémique : 3,5%) de la violence reliée à la consommation de substances psychoactives (Brochu, Cousineau et Sun, 2004). Les mêmes auteurs en arrivent à la conclusion qu'il serait nécessaire d'explorer d'autres voies d'explication de la relation non linéaire constatée entre la consommation de substances psychoactives et la violence chez les jeunes¹.

1.3 Les limites identifiées par des auteurs pour comprendre la relation drogue-crime

Malgré une multitude de théories proposées, le lien drogue-crime demeure nébuleux notamment en raison des nombreuses limites auxquelles sont confrontés les chercheurs, soit : l'étiquetage dont sont l'objet les consommateurs; une pratique qui ne respecte pas les connaissances (Plourde et Brochu, 2003; Casavant et Collin, 2001); des échantillons non représentatifs ou trop spécifiques; des difficultés à intégrer des connaissances qui confrontent nos croyances profondes (Casavant et Collin, 2001); des difficultés méthodologiques et plus spécialement des problèmes de définition et de mesure qui rendent les études incomparables et produisent des résultats hétérogènes (Barré, Richard et Senon, 1997).

¹ Nous ne présentons pas les résultats obtenus pour les jeunes décrocheurs et jeunes contrevenants puisque la présente étude porte seulement sur les jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire.

1.4 À la recherche d'une définition du capital familial

Il appert, selon les écrits consultés, que les relations vécues au sein de la famille peuvent influencer considérablement la trajectoire d'un jeune. La famille joue un rôle crucial dans le développement des habiletés sociales du jeune soutiennent de nombreux auteurs (Le Blanc et Ouimet, 1988; Putnam, 1999; Vitaro, Brendgen et Tremblay, 2000). Elle est un des systèmes les plus importants pour la socialisation du jeune, mais elle peut, a contrario, être à l'origine du développement de conduites déviantes ou délinquantes (Wright, Wright et Wilson, 1994; Born et Thys, 2001; Warr, 2002). Plusieurs auteurs considèrent la famille à la fois comme un facteur de protection et un facteur de risque de la délinquance (Riley et Shaw, 1985; Rankin et Wells, 1990; Born et Thys, 2001). Devant ce double discours, il devient intéressant de s'attarder à l'influence que peut avoir la famille sur le jeune, selon les chercheurs.

1.4.1 Les modalités composant le capital familial

Lorsqu'on consulte les écrits à la recherche de travaux concernant à la fois la famille et la délinquance, on s'aperçoit rapidement que certaines thématiques reviennent fréquemment. Nous avons regroupé celles-ci en cinq catégories que nous énumérerons dans la section qui suit. Toutefois, seules les dimensions retenues dans le cadre de la présente étude, parce que nos données peuvent en rendre compte, seront détaillées séparément, par souci de clarté, tout en reconnaissant que celles-ci sont bien souvent liées.

La *supervision parentale* de même que *l'attachement parental* sont les dimensions les plus souvent abordées par les auteurs. La supervision est fréquemment subdivisée en trois facteurs soit : *la surveillance* (Patterson et Dishion, 1985; Wells et Rankin, 1988; Rankin et Wells, 1990 ; Wright, Wright et Wilson, 1994; Gorman-Smith et Tolan, 1998; Vitaro, Brendgen et Tremblay, 2000; Chapple, Hope, et Whiteford, 2005), *la discipline* (Le Blanc et Tremblay, 1987; Wells et Rankin, 1988; Rankin et Wells, 1990; Wright, Wright et Wilson, 1994; Le Blanc, 1994; Janosz et Le Blanc, 1996; Gorman-Smith et Tola, 1998; Ardel et Day, 2002) et *la régulation normative* (Lefrançois, 1984; Wells et Rankin, 1988). L'attachement familial est pour sa part défini par plusieurs facteurs, soit : *l'affection* (Rankin et Wells, 1990; Wright, Wright et Wilson, 1994; Janosz et Le Blanc, 1996; Jang, 2002), *la communication réciproque* (Agnew, 1985; Le Blanc et Tremblay, 1987; Rankin et Wells, 1990; Janosz et Le Blanc, 1996; Gorman-Smith et Tolan, 1998; Eiden, 1999; Jang, 2002), *les habiletés parentales* (Jang, 2002), *l'implication* des membres au sein de la famille (Riley et Shaw, 1985; Wright, Wright et Wilson, 1994; Le Blanc, 1994; Jenkins, 1997; Jang, 2002), *la confiance mutuelle* (Rankin et Wells, 1990; Ardel et Day, 2002), *les rapprochements physiques* (Rankin et Wells, 1990; O'Koon, 1997), *l'identification aux parents* (Rankin et Wells, 1990) et *le soutien familial* (Rankin et Wells, 1990; Gorman-Smith et Tolan, 1998; Ardel et Day, 2002). *Le climat familial* est un thème qui ressort également dans les écrits. Il comprend les *conflits familiaux* (Lefrançois, 1984 ; Le Blanc, 1994 ; Le Blanc et Bouthillier, 2001 ; Roché, Astor, et

Depuiset,2008), *l'implication familiale* (Janosz et Le Blanc,1996; Brochu,1997; Le Blanc et Bouthillier,2001 ; Roché, Astor, et Depuiset,2008), *les marques d'affection entre les parents* (Janosz et Le Blanc,1996) et *la cohésion familiale* (Lefrançois,1984 ; Gorman-Smith et Tolan,1998 ; Wright, Wright et Wilson,1994).

Le thème de *la déviance au sein de la famille* est également abordé dans les écrits en termes de modèles négatifs pouvant être imités. On différencie la *déviance parentale* (Le Blanc et Ouimet,1988; Rankin et Wells,1990; Wright, Wright et Wilson,1994; Le Blanc,1994 ; Eiden,1999; LeBlanc et Bouthillier,2001; Chapple, Hope et Whiteford,2005) de la *déviance de la fratrie* (Ardelt et Day,2002). Finalement, les auteurs s'intéressent également aux différentes caractéristiques des familles étudiées, qu'il s'agisse du statut socio-économique (Lefrançois,1984 ; Wright, Wright et Wilson, 1994 ; Le Blanc,1994 ; Vitaro, Brendgen et Tremblay,2000 ; Le Blanc et Bouthillier,2001 ; Ardel et Day,2002 ; Roché, Astor, et Depuiset,2008), *la taille de la fratrie* (Wells et Rankin ,1988; Wright, Wright et Wilson,1994; Le Blanc,1994 ; Jenkins,1997 ; Roché, Astor, et Depuiset,2008), *la mobilité résidentielle* (Le Blanc,1994), *la structure familiale* (Lefrançois,1984 ; Riley et Shaw,1985 ; Wells et Rankin,1988 ; Le Blanc,1994; Elliott, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin,1996 ; Janosz et Le Blanc,1996; Gorman-Smith et Tolan,1998 ; Jenkins,1997 ; Ellickson et McGuigan,2000 ; Vitaro, Brendgen et Tremblay, 2000; Le Blanc et Bouthillier,2001; Doyle et Markiewicz,2005; Roché, Astor et Depuiset,2008) et le *style d'éducation parentale* envers les enfants (Le Blanc et Bouthillier,2001), la *transmission des croyances familiales* (Elliot et Menard,1992; Wright, Wright et Wilson,1994; Ford,2005) autant que le *niveau d'éducation atteint par les parents* (Gottfredson, Mc Neill III et Gottfredson,1991;Jenkins,1997; Ellickson, Bui, Bell et McGuigan,1998; Hainie, 2002). Bien que la liste des facteurs familiaux pouvant influencer la conduite délictueuse soit bien connue, il reste que la nature des interactions entre les deux est moins connue.

1.4.1.1 Les pratiques de socialisation

La famille est le plus important agent de socialisation dans la vie d'un jeune (Le Blanc et Ouimet,1988; Putnam,1999; Vitaro, Brendgen et Tremblay,2000). La socialisation d'un jeune par ses parents se fait par la délimitation des règles de vie et la supervision (Le Blanc et Ouimet,1988; Putnam,1999; Vitaro, Brendgen et Tremblay,2000). La notion de socialisation réfère, selon Lefrançois (1984), à l'encadrement ou la supervision parentale, à l'application des normes et des sanctions, au transfert des buts et des aspirations, à l'intégration des rôles et à leur performance et au type d'autorité réalisé. Il s'agit, selon l'auteur, du processus socioculturel par lequel la famille fait intérioriser les normes, les valeurs, les aspirations et les conduites. Pour Darling et Steinberg (1993), la socialisation à travers les pratiques parentales passe par les pratiques disciplinaires, la supervision et la surveillance.

- *La supervision parentale*

La *supervision parentale* sert à promouvoir le respect des règles et des conventions sociales afin de s'assurer de l'intégration sociale et du succès des enfants (Warr, 2005; Claes, Lacourse, Ercolani, Pierro, Leone et Presaghi, 2005 ; Doyle et Markiewicz, 2005) . Il s'agit de la façon dont les parents surveillent les comportements de leur(s) enfant(s) (Patterson, 1980-81 ; Cernkovich et Giordano, 1987), les activités, faits et gestes de ceux-ci (Patterson, 1980-81 ; Patterson and Dishion, 1985), de la façon de modeler les habiletés comportementales sociales, d'établir des règles claires, de la façon de punir les transgressions aux règles et de renforcer la conformité (Patterson, 1980-81). Elle peut être directe ou indirecte. La *surveillance directe* implique une présence physique ou, du moins, un adulte qui surveille les comportements des jeunes (communication réciproque, engagement mutuel les uns envers les autres, partage des tâches domestiques...) alors que la *surveillance indirecte* passe par les efforts des parents pour surveiller leurs jeunes lorsqu'ils ne sont pas présents, ceci en maintenant des contacts téléphoniques, en communiquant et s'informant auprès des parents des pairs (Warr, 2005).

Plusieurs études confirment que la nature de la supervision parentale est un important facteur de risque pour le développement de la délinquance (Riley et Shaw, 1985; Patterson et Dishion, 1985; Laub et Sampson, 1988 ; Henggeler, 1989 ; Le Blanc, 1994; Wright, Wright et Wilson, 1994. Pour Loeber et Stouthamer-Loeber (1986), il s'agit du plus puissant contributeur à la délinquance juvénile alors que pour Wright, Wright et Wilson (1994), il s'agit du second facteur après le rejet parental. Selon Le Blanc (1994), le degré de contrôle et de surveillance parentaux appliqué par les parents serait inversement relié à la délinquance. Une supervision défaillante peut conduire à la délinquance en favorisant les temps libres non surveillés exposant le jeune à des situations à risque de délinquance (Patterson et Dishion, 1985 ; Warr, 2005). Wright, Wright et Wilson (1994) de même que Barrera, Biglan, Ary et Li (2001) concluent qu'une supervision parentale inadéquate prédit de façon significative les problèmes de comportement, notamment la consommation de substances illicites, chez les adolescents. Selon les résultats de Flannery, Williams et Vazsonyi (1999), les adolescents sans surveillance parentale ou d'un adulte autre consommeront quatre fois plus de substances psychoactives au cours de leur vie que ceux qui bénéficient d'un encadrement.

D'autres études affirment, à l'inverse, que la supervision parentale est un puissant facteur de protection contre la délinquance et la consommation d'alcool et de drogues (Barber et Olsen, 1997; Herman, Dornbush, Herron et Herting, 1997; Barrera et coll. 2001, Pettit, Laird, Dodge, Bates et Criss, 2001). Les résultats des analyses effectuées par Bélanger et Lanctôt (2005) confirment le pouvoir de protection de la supervision parentale sur les comportements délinquants chez les filles.

Plusieurs études s'intéressent au contrôle parental à examinant la quantité et l'exactitude des informations détenues par les parents sur leur(s) enfant(s) (Cernkovich et Giordano, 1987 ; Dishion et McMahon, 1998). À l'adolescence, la supervision doit être basée sur la confiance en raison des besoins d'intimité et d'indépendance des adolescents. Parallèlement, les parents se disent néanmoins très inquiets à propos des activités de leur progéniture et seraient moins bien informés qu'ils ne le pensent (Riley et Shaw, 1985). Les adolescents dont les parents sont informés de leurs activités sont moins susceptibles d'être influencés par les pairs (Wright, Wright et Wilson, 1994). Durant l'adolescence, les parents influencent leurs enfants en faisant office d'agent de socialisation et de modèles. Leur influence diminue toutefois, dans certains domaines, au détriment des amis (Jessor et Jessor, 1977 ; Wells et Rankin, 1988 ; Conger et Rueter, 1996 ; Crosnoe, 2000), ceci en raison de leur volonté d'établir leur autonomie par rapport à la famille.

- *La discipline parentale et les punitions*

La discipline parentale est une modalité du contrôle parental direct. On retrouve dans les écrits plusieurs qualificatifs associés à la discipline : bonne, sévère, irrégulière, faible, imprévisible, inconsistante, mauvaise, inefficace, inutile pour n'en nommer que quelques-uns. Pour Wells et Rankin (1988), une discipline raisonnable est un bon moyen de réduire les actes de délinquance alors que trop de discipline peut augmenter l'occurrence des mauvaises conduites chez un jeune. En effet, les auteurs arguent qu'une forte discipline peut conduire à une importante délinquance en augmentant les agressions et l'hostilité manifestées envers les parents et en ayant un impact négatif sur l'attachement aux parents. Selon les auteurs, la discipline amplifierait plutôt que de réduire les comportements délinquants pour les jeunes qui ne sont pas attachés à leurs parents et qui subissent une discipline qu'ils jugent trop sévère. Une discipline sévère réduirait la délinquance seulement dans les cas où il y a présence d'un lien clair entre la mauvaise conduite et la punition. Toutefois, la punition peut induire un sentiment d'anxiété important chez les jeunes qui sont fortement attachés à leurs parents. Wells et Rankin (1988) expliquent cette anxiété par la peur de perdre l'amour des parents. Quoi qu'il en soit, la relation conditionnelle entre l'attachement aux parents et la discipline, bien que fréquemment mentionnée, demeure ambiguë. Plusieurs chercheurs (Rankin et Wells, 1990; Eiden, 1999) s'accordent à dire qu'une mauvaise discipline a des impacts négatifs sur la trajectoire de vie du jeune.

1.4.1.2 *L'attachement familial*

L'attachement familial apparaît fréquemment dans les écrits comme un facteur de protection contre la délinquance. Riley et Shaw (1985) indiquent que ceci est d'autant plus vrai pour les jeunes garçons ayant développé un bon lien d'attachement avec leur père. Pour les auteurs, le fait d'entretenir un lien d'attachement avec son père serait un excellent moyen de prévenir la délinquance.

Il semblerait qu'en plus de prévenir la délinquance, l'attachement servirait de guide aux actions des jeunes lorsqu'ils ne sont pas en présence de leurs parents. Hirschi (1969) abonde dans ce sens en affirmant que la relation entre les parents et leur jeune joue un rôle important dans la détermination des actes des jeunes. Riley et Shaw (1985) expliquent cette relation par le fait que les parents qui ont de nombreux contacts avec leur enfant augmentent considérablement les opportunités dans lesquelles ils peuvent influencer leurs activités et leurs comportements. Les jeunes qui sont moins proches de leurs parents passeraient beaucoup plus de temps à l'extérieur du domicile familial ce qui augmenterait plutôt les opportunités de commettre des actes de délinquance. La situation serait différente pour les jeunes qui ont développé un fort sentiment d'attachement familial. Lorsque les règles des parents sont intégrées de telle sorte qu'elles font en quelque sorte partie du jeune, celui-ci les respecterait non parce qu'il est illégal de transgresser les règles établies, mais parce qu'ils ont le sentiment profond que c'est ce qu'il faut faire, c'est ce qui est bien (Bahr, 1979). Hirschi (1969) ajoute que les jeunes qui ont développé un lien d'attachement sont sensibles à l'opinion qu'ont leurs parents à leur égard, contrairement aux jeunes qui n'ont pas développé un tel lien.

Riley et Shaw (1985) définissent l'attachement familial en termes de relations affectueuses, de temps passé ensemble, de participation à la vie familiale, de qualité des interactions ou du temps passé à se quereller et argumenter. Pour leur part, Cernkovich et Giordano (1987) mesurent l'attachement familial par une variété d'indicateurs comprenant l'affection, l'amour, l'intérêt, le support, l'entraide, la confiance, l'encouragement, l'absence de rejet, le désir d'un rapprochement physique, la communication positive et l'identification aux parents. Pour Greenberg, Siegel et Leitch (1983), l'attachement familial comprend également les liens émotionnels. Thornberry (1987) ajoute que la supervision, la discipline et les conflits familiaux font également partie de cette modalité. Enfin, pour Ellickson et McGuigan (2000), l'attachement familial se mesure par la situation familiale (famille nucléaire versus famille éclatée) et le fait que le jeune discute de ses problèmes personnels avec ses parents.

1.4.2 En somme

Cinq perspectives tentent d'expliquer la délinquance par la relation avec la famille : les liens avec les parents par lesquels l'enfant développe l'attachement familial (Hirschi, 1969); l'imitation qui constitue le processus par lequel les jeunes reproduisent les comportements déviants de leurs parents; la discipline et le contrôle direct qui renvoient à l'idée que les parents peuvent influencer les comportements de leurs enfants en utilisant des techniques de renforcement (Patterson, 1980); les conflits parentaux qui produisent un stress chez le jeune qui peut résulter en des problèmes comportementaux; et, finalement, les ruptures dans le fonctionnement de la famille qui causent des stress importants et rendent les parents moins enclins à exercer la supervision parentale. (Wells et Rankin, 1986).

1.5 À la recherche d'une définition du capital social

Selon Hagan et McCarthy (1998), le capital social réfère à la façon dont les individus organisent leurs activités sociales afin d'accéder à des opportunités qui leur permettent de se réaliser socialement, c'est-à-dire atteindre les buts socialement valorisés. Ainsi, chacun accumulerait différents éléments de capital social au cours de sa vie, lui permettant de s'adapter à l'évolution des structures et aux opportunités qui caractérisent sa communauté. Pour Sandefur et Laumann (1998), le capital social est caractérisé par les relations directes avec les autres et par les relations accessibles à travers les autres. Il prend forme grâce aux informations, au contrôle, aux influences et à la solidarité sociale. Portes (1998) s'est intéressé aux fonctions du capital social qu'il considère comme étant source de soutien familial, de contrôle social et de bénéfices obtenus à travers le réseau extrafamilial. Il identifie également les désavantages reliés au capital social qui se traduisent par : le nivellement des normes à la baisse, l'exclusion des étrangers, la restriction des libertés individuelles et des demandes excessives pesant sur les membres du groupe. Selon Woolcock (1998), le capital social réfère aux limites entourant les normes et les réseaux facilitant l'action collective pour le bénéfice mutuel. Il revêt deux formes, soit : l'intégration sociale au niveau micro et l'intégrité et la synergie au niveau macro, et peut procurer des bénéfices tels la confiance, la coopération, l'équité et les normes.

Le capital social se rapporte, pour Lin (1999), à la théorie des ressources sociales qui repose sur l'idée que les individus utilisent des ressources par l'intermédiaire de leur insertion dans des réseaux sociaux. La possession de ces ressources, ou le fait d'y avoir accès, permet aux agents d'atteindre leurs objectifs de survie ou de préservation de leurs acquis. Pour Helmut, Gerhards, Romo (1995), le capital social s'incarne dans des ressources monétaires ou non, et qui sont tangibles ou non. Putnam (1993) définit, quant à lui, le capital social par les caractéristiques de l'organisation sociale telles la confiance, les normes et les réseaux de relations sociales, qui facilitent la coordination et la coopération pour le bénéfice commun. Pour sa part, Schiff (1992) estime que le capital social est l'ensemble des éléments composant la structure sociale et qui affectent les relations entre les individus alors que pour Coleman (1990), le capital social est productif et permet la réalisation de certains objectifs qui seraient autrement hors de portée. Il s'incarne dans les relations humaines à travers le savoir, le sens des obligations, la loyauté, les attentes, les canaux d'information et les normes sociales. Il prend essentiellement diverses formes : le respect des attentes et obligations, la valeur potentielle des informations véhiculées par les relations sociales entre les individus et la présence de normes et de sanctions effectives dans la communauté.

Baker (1990) définissait le capital social par les ressources qui dérivent de la structure sociale et que les acteurs emploient pour poursuivre leurs intérêts alors que le capital social comprend, pour Bourdieu (1986), les ressources actuelles ou potentielles liées à la possession d'un réseau stable de relations plus ou moins institutionnalisées de connaissances et de reconnaissance mutuelle, autrement liées à l'appartenance à un groupe. Le capital social comprend, selon cet auteur, les rapports sociaux qui permettent aux individus d'accéder aux ressources possédées par leurs associés ainsi que la quantité et la qualité des ressources disponibles.

Loury (1977) définit, pour sa part, le capital social par les différents accès aux opportunités à travers les relations sociales. Il s'agit pour lui de l'ensemble des ressources existantes au sein de la structure familiale et de l'organisation sociale qui sont utiles pour le développement social ou cognitif des jeunes.

De nombreux auteurs abordent dans leurs écrits la notion du capital social. Cependant, on accorde plus d'attention aux obstacles et aux échecs qui nuisent à son accumulation qu'aux conséquences positives qui peuvent en découler. Ainsi, chacun accumulerait différents éléments de capital social au cours de sa vie, lui permettant de s'adapter à l'évolution des structures et aux opportunités qui caractérisent sa communauté (Hagan et McCarthy, 1998). Les individus provenant de communautés moins privilégiées seraient plus enclins à se diriger vers des voies d'adaptation sociale et culturelle moins prometteuses. Cette tendance s'expliquerait par leur situation difficile qui les pousserait dans cette direction. Dans le type de communauté qu'ils viendront à fréquenter ou d'où ils sont issus, les opportunités délinquantes seront souvent en compétition avec les opportunités légitimes (Elliot, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin, 1996).

1.5.1 Les modalités composant le capital social

Dans les écrits, on aborde, de façon répandue, la dimension du capital social en l'associant à la notion de désorganisation sociale. Plusieurs modalités rendent compte de la désorganisation sociale donnant lieu à des mesures que l'on peut classer en deux grandes catégories selon Elliot, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin (1996) soit : les mesures des caractéristiques de la communauté et les mesures de l'organisation sociale de la communauté.

1.5.1.1 Les mesures des caractéristiques de la communauté

Un environnement social désorganisé se compose généralement d'une population à risque de délinquance en raison des situations difficiles dans lesquelles ses habitants évoluent : la pauvreté (Elliott, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin, 1996 ; Ennett, Flewelling, Lindrooth et Norton, 1997), la mobilité résidentielle (Elliott, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin, 1996 ; Ennett, Flewelling, Lindrooth et Norton, 1997), les structures familiales (Elliott, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin, 1996) et la diversité ethnique (Elliott, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin, 1996 ; Ennett, Flewelling, Lindrooth et Norton, 1997). D'autres auteurs ajoutent à ces notions de base celles de la détérioration physique des lieux (Ennett, Flewelling, Lindrooth et Norton, 1997) et, plus généralement, du climat qui règne dans l'environnement pour rendre compte du capital social de la communauté. Le manque d'emploi (Shaw et McKay, 1942; Gottfredson, McNeil III et Gottfredson, 1991) et les changements structurels dans le marché de l'emploi (Wilson, 1991) font également partie des caractéristiques de l'organisation sociale au même titre que la présence d'activités reliées aux stupéfiants (Ennett, Flewelling, Lindrooth et Norton, 1997).

1.5.1.2 Les mesures de l'organisation sociale de la communauté

Elliott, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin (1996) mesurent l'organisation sociale de la communauté par le contrôle informel qui s'y déploie, l'intégration sociale des résidents et les réseaux informels.

Le contrôle informel englobe, selon les auteurs, le respect mutuel entre les citoyens, les liens avec le milieu et le contrôle social et institutionnel. Il se mesure à l'aide d'indicateurs tels le degré de respect envers les autorités, les préoccupations des policiers envers les problèmes présents dans le voisinage, les préoccupations des citoyens les uns envers les autres notamment lorsqu'un de ceux-ci ne respecte pas les lois ou se trouve dans le trouble, un faible niveau de consensus normatif au profit de consensus sociaux et la satisfaction individuelle des citoyens.

L'intégration sociale se définit par la disponibilité des organisations sociales et des activités dans le voisinage de même que les interactions et l'entraide entre les citoyens. Elle se mesure également par le nombre de jeunes connus positivement par leur nom dans le quartier. Pour Forrest et Kearns (2001), l'intégration sociale passe par la solidarité sociale qui, elle, se traduit par des buts communs, un développement social et économique harmonieux, une redistribution des finances publiques et des opportunités de même qu'un accès égal aux services.

En définitive, le voisinage cohésif devient un lieu d'attachement et d'identification pour les individus qui y demeurent. La cohésion sociale prend forme à travers des fêtes de rue annuelles, des pétitions pour obtenir de meilleurs services locaux, des groupes de vigilance pour la surveillance du quartier. A contrario, un manque de cohésion sociale est associé à des conflits et désordres sociaux, un accès inégal aux ressources, des valeurs morales disparates et un faible niveau de communication dans le voisinage

Quant à l'intégration sociale, elle s'incarne, pour Coleman (1990), dans les relations humaines et réunit les attentes, le savoir (les informations détenues grâce aux relations sociales), le sens des obligations, la loyauté, le respect des normes et l'imposition des sanctions qui découlent d'une dérogation à ces valeurs. Selon Wells et Rankin (1988), il s'agit d'une implication à travers l'emploi, les activités sportives, les clubs et les activités parascolaires qui s'actualise grâce aux libertés et à l'autonomie permises. Dans ce cadre, les réseaux informels réfèrent aux relations extrafamiliales entretenues par les familles avec leur voisinage. Ils se mesurent par la proportion d'amis présents dans le quartier, la proportion de membres d'une même famille vivant dans le même voisinage (Elliott, Wilson, Huizinga, Sampson, Elliot et Rankin, 1996).

1.5.2 En somme

Deux courants théoriques ont été principalement développés autour de la notion du capital social pour expliquer la délinquance. Dans la théorie du contrôle social de Hirschi (1969), chaque membre de la communauté a une propension naturelle à la déviance qui s'actualiserait, pour certains, lorsque les contraintes culturelles qui régissent les conduites des individus sont atténuées. De forts liens avec la société conventionnelle dissuaderaient les individus d'agir selon leurs dispositions naturelles à la déviance. La théorie interactionnelle de Thornberry (1987), pour sa part, explique les liens entre la délinquance et le capital social par l'adhésion à la société conventionnelle. L'attachement aux parents, l'implication dans le milieu scolaire et les croyances dans les valeurs conventionnelles sont, pour l'auteur, des indicateurs de la conformité réduisant les risques de délinquance. L'atténuation de ces liens avec la société conventionnelle augmenterait significativement les risques potentiels de délinquance. Ce processus serait dynamique et évoluerait au cours de la vie d'un individu.

1.6 À la recherche d'une définition du capital délinquant

Les chercheurs ont découvert que la famille ne pouvait pas combler tous les besoins des jeunes. Très tôt, ceux-ci socialisent dans d'autres milieux et d'autres groupes différents de la famille. C'est pourquoi, à l'adolescence, les jeunes accordent de plus en plus d'importance aux pairs (Bubolz, 2001). Cette transition de la famille vers les pairs est nécessaire à la construction de l'identité et au développement de la maturité et de l'indépendance (O'Koon, 1997). Les jeunes s'associent généralement avec des pairs qui leur ressemblent. Le groupe de pairs apparaît pour les chercheurs comme un important facteur à l'origine des problèmes psychosociaux. Les résultats de Downs et Rose (1991) et Wong (2005) montrent que le type de groupe de pairs que fréquente un jeune est un fort prédicteur de la consommation de substances psychoactives et de la délinquance qu'il développera, ou non. Plusieurs études (Elliot, Huizinga et Ageton, 1985; Patterson et Dishion, 1985; Warr et Stafford, 1991) établissent que les jeunes qui s'associent avec des pairs délinquants sont plus enclins à s'engager dans la délinquance que ceux qui s'associent avec des pairs prosociaux puisque les individus adaptent leurs comportements aux normes du groupe auquel ils appartiennent (Bohrn et Fenk, 2003). Selon les résultats obtenus, cette relation serait à double sens. Cependant, l'effet de la délinquance sur l'association avec des pairs délinquants serait plus fort que celle de l'association des pairs délinquants sur la délinquance.

1.6.1 Les modalités composant le capital délinquant

À la lumière des écrits consultés, plusieurs modalités ont été identifiées comme des composantes de la dimension du capital délinquant, toutes en relation avec les pairs : l'influence des pairs, l'affiliation avec les pairs, la pression des pairs, l'attachement aux pairs, et les attitudes des pairs face aux comportements déviants (Wright et coll., 1994; Matsueda et Anderson, 1998; Jang, 2002). Les influences sociales déviantes se mesurent, selon Ellickson et Mc Guigan (2000), par la prévalence d'amis ou de pairs qui consomment du tabac, de l'alcool et de la marijuana, et par le nombre de propositions incitant à consommer ces substances. Les mêmes auteurs mesurent l'association avec des pairs délinquants par le degré d'attachement, les comportements délinquants et les valeurs des pairs. Les valeurs délinquantes sont décrites comme étant le fait d'accorder de la légitimité aux activités délinquantes et de les considérer comme étant des comportements acceptables, ou encore, comme le fait d'être en accord avec la transgression des lois afin d'atteindre des buts fixés (Thornberry, 1987).

Cependant, l'exposition aux influences et aux occasions déviantes ou délinquantes paraît être une dimension du capital délinquant trop longtemps limitée aux pairs. En effet, l'influence délinquante peut se manifester à travers d'autres modalités comme la télévision, l'implication dans des activités déviantes, habiter dans une communauté où le taux de délinquance est élevé et où les occasions criminelles sont nombreuses, la participation à des activités routinières non conventionnelles (flâner en groupe, fréquenter des arcades...) et même de participer à des activités conventionnelles à l'extérieur du domicile familial. Toutefois, les influences déviantes de même que les occasions criminelles auraient un impact dans la mesure où elles sont renforcées par l'association à des pairs délinquants (Le Blanc, 1994).

1.6.2 Les théories se rattachant au capital délinquant et à son influence sur la délinquance

Bien que l'existence de la relation entre la fréquentation de pairs délinquants et la délinquance soit bien établie dans les écrits scientifiques, le mécanisme par lequel la délinquance est socialement transmise demeure incertain. Plusieurs auteurs ont tenté d'expliquer, à leur façon, cette relation. Voici les plus cités.

Dès 1947, Sutherland présente la théorie de l'association différentielle. L'auteur conçoit alors la délinquance comme une conséquence de l'attitude favorable à la transgression des lois qui s'acquiert par des interactions sociales intimes avec les pairs. Plus tard, Hirschi (1969) explique la relation entre la délinquance et l'association à des pairs délinquants par les faibles liens qu'un jeune entretient avec la société conventionnelle. Dans sa théorie du contrôle social, l'auteur définit le concept de lien avec la société conventionnelle par l'attachement aux autres, l'implication dans des activités conventionnelles et l'adhésion aux croyances morales. De forts liens avec la société conventionnelle dissuaderaient les individus d'agir selon leurs dispositions déviantes naturelles et dissuaderaient également ces derniers de s'associer avec des compagnons délinquants.

En 1987, Gottfredson et Hirschi proposent deux explications possibles à la relation observée entre les pairs délinquants et la délinquance : la première, individuelle, réfère à un faible contrôle de soi qui conduirait les individus à développer une disposition à la délinquance, à s'entourer de pairs délinquants et à commettre des actes délinquants; la deuxième, dite de l'apprentissage social, signale que les pairs ont une importante influence sur les comportements de leurs compagnons par un processus de renforcement positif des comportements déviants.

La théorie interactionnelle de la délinquance développée par Thornberry (1987) prétend, de son côté, que les comportements et les pairs délinquants sont réciproquement liés. D'une part, l'association à des pairs délinquants encouragerait la délinquance et, d'autre part, la délinquance augmenterait la probabilité d'association avec des pairs délinquants. L'auteur ajoute que ce processus dynamique varie dans le temps en fonction des étapes du développement du jeune et varie également en fonction de l'implication des institutions sociales qui interviennent à l'adolescence (la famille, l'école et le groupe de pairs).

Enfin, en 1985, Akers présente la théorie de l'apprentissage sociale à travers laquelle il considère les comportements délinquants comme étant le résultat d'un processus de modelage ou d'imitation des comportements des pairs supporté par l'observation de conséquences positives à des comportements déviants.

1.7 Le cadre théorique supportant notre étude : l'écologie sociale

L'écologie tient son origine de la biologie. Les sociologues ont été les premiers spécialistes des sciences sociales à utiliser cette notion en s'intéressant à l'organisation sociale de l'espèce humaine (répartition des rôles, division du travail, distribution des biens...). La concentration des populations qui s'observe est attribuable à des besoins économiques. Cette concentration d'humains engendre, notamment, la criminalité, la délinquance, la solitude, la différenciation économique, sociale et culturelle... C'est précisément ces aspects qui ont intéressé les tenants de l'École de Chicago (William I. Thomas et Robert E. Park). Le premier recueil scientifique «The city» (Park, 1915) utilisant l'écologie dans des études sur les humains illustre l'utilisation de la ville par les habitants en décrivant les rapports existant entre les comportements des habitants et les caractéristiques de leur milieu de vie. D'où le nom d'écologie humaine. Par la suite, les chercheurs (Gregory Bateson, Donald D. Jackson, John Weakland, Jay Haley, Richard Fisch et Paul Watzlawich) associés à l'École de Palo Alto ont emboîté le pas en se préoccupant non pas des comportements individuels comme dans l'écologie humaine, mais des comportements de groupe à travers l'écologie sociale.

L'écologie sociale a pour objet d'étude le milieu de vie qui a un caractère dynamique, c'est-à-dire un lieu où tous les éléments s'influencent mutuellement. L'aspect changeant du milieu est également une dimension importante de cette approche. Les changements peuvent être internes ou externes au milieu, mais, quoi qu'il en soit, les individus vivant dans le milieu doivent s'y adapter. Bon nombre de problèmes de comportement seraient attribuables aux difficultés éprouvées par la personne à s'adapter aux changements de son milieu. L'écologie sociale s'intéresse particulièrement à la position sociale des individus dans ce milieu, à leurs activités et aux liens d'interdépendance existant entre les membres de ce milieu.

La perspective écologique invite donc à étudier les individus vivant dans un milieu dans leur ensemble et non isolés les uns des autres. Il convient aussi de s'intéresser à l'ensemble des systèmes ou institutions qui encadrent la vie de ces individus, en considérant l'interaction entre les différents éléments observés. Le milieu de vie est dès lors conçu comme un ensemble de structures concentriques imbriquées les unes dans les autres, qui maintiennent des liens entre elles et à l'intérieur de chacune d'elles. L'individu paraît ainsi influencé par son milieu de vie immédiat, mais également par les milieux plus éloignés dans lesquels il évolue. Ses comportements résultent, quant à eux, des interactions réciproques qui prennent corps entre lui et son milieu comprenant l'ensemble de ses composantes humaines (parenté, amis, connaissances, collègues...) comme institutionnelles (famille, école, travail, organes de contrôle social...).

Considérant le consensus dégagé suite à la recension des écrits effectuée dans le cadre de notre étude, c'est-à-dire que la relation entre la consommation de psychotropes et la délinquance est une relation complexe impliquant plusieurs facteurs explicatifs, et devant les tentatives d'en clarifier les tenants et les aboutissants, nous proposons d'explorer le capital social, familial, individuel et délinquant comme voie d'explication de cette relation en utilisant une méthodologie quantitative qui sera précisée dans la section qui suit. Rappelons que les objectifs spécifiques de recherche sont de 1) déterminer, à travers une recension des écrits scientifiques, les modalités formant les dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant, 2) cerner, dans les données mises à notre disposition, les variables pouvant être créées et utilisées pour rendre compte des quatre dimensions qui viennent d'être énoncées et 3) vérifier si les dimensions à l'étude influencent a) la consommation par les jeunes d'alcool et de drogues; b) la manifestation par eux de comportements délinquants, et plus spécialement de comportements violents, et c) la relation entre alcool, drogues et violence chez les jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire montréalais.

1.8 La problématique de recherche

De nombreuses études confirment l'existence d'un lien entre la consommation de substances psychoactives et la criminalité chez les adultes. Le rapport entre ces deux types de conduites déviantes paraît être beaucoup plus complexe qu'un simple lien de cause à effet. Certains auteurs ont en effet montré que la délinquance mène à la consommation de drogues alors que d'autres concluent à une relation en sens inverse. D'autres encore nuancent leur conception de la relation drogue-crime en considérant les expériences d'échec et de rejet, l'estime de soi, les croyances, les expériences de vie, les facteurs psychologiques, les facteurs sociaux, comme étant autant de dimensions pouvant influencer aussi bien un comportement que l'autre et, partant, l'apparition simultanée des deux. Quoi qu'il en soit, il existe toujours, dans les écrits, un flou entourant la nature des liens susceptibles d'apparaître entre consommation d'alcool et de drogues et manifestations de violence, plus spécialement chez les jeunes. Malgré une multitude d'études portant sur le sujet, très peu portent, en effet, spécifiquement sur une population de jeunes et, encore moins, sur une population de jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire. La plupart des études, jusqu'à présent, ont plutôt été réalisées auprès de populations marginales.

Dans la foulée des travaux menés par l'équipe de recherche DAVI, laquelle vise essentiellement à tester le modèle d'explication tripartite de Goldstein chez des populations de jeunes (jeunes en milieu scolaire, jeunes décrocheurs, et jeunes contrevenants), et devant le peu de résultats probants obtenus notamment pour ce qui est de la population des jeunes en milieu scolaire secondaire, nous avons entrepris de chercher ailleurs l'explication de la cooccurrence constatée des comportements de consommation d'alcool et de drogues et de la commission d'une délinquance violente ou lucrative chez ces mêmes jeunes. Dans un premier temps, nous avons fouillé les écrits à la recherche d'une définition du capital social, familial, personnel et délinquant qui pourrait servir de base notre étude.

Suite à des analyses factorielles, une voie d'explication prometteuse nous est apparue pouvoir se trouver dans la combinaison du capital familial, individuel, social et délinquant qui caractérise la vie des jeunes. C'est là l'angle d'analyse que nous avons choisi de privilégier.

CHAPITRE II

MÉTHODOLOGIE

Une méthodologie quantitative a été utilisée pour analyser les données récoltées dans le cadre de l'étude du groupe de recherche DAVI ayant comme objectifs prioritaires de préciser le rôle des substances psychoactives en lien avec les manifestations de comportements violents et d'appliquer le modèle d'explication tripartite des liens drogues-crime de Goldstein (1985) à des populations de jeunes. Pour notre part, nous avons traité les données en ayant pour visée d'identifier, le cas échéant, les modalités des dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant qui pourraient venir expliquer la cooccurrence de la consommation de substances psychoactives chez les jeunes Montréalais en milieu scolaire secondaire, d'un côté, et de la violence manifestée par ces jeunes de l'autre côté.

2.1 L'échantillon

Notre projet de recherche, nous le soulignons, s'inscrit dans la poursuite d'une étude originalement conçue par le groupe de recherche DAVI (Drug, Alcohol and Violence International) entamée depuis plusieurs années, portant sur les liens qui existent entre l'alcool, les drogues et la violence chez les jeunes. Le groupe de recherche DAVI a retenu trois populations de jeunes pour en tirer des échantillons, soit : les jeunes en milieu scolaire secondaire, les jeunes décrocheurs et les jeunes contrevenants en provenance de quatre sites soit Amsterdam, Philadelphie, Toronto et Montréal.

Aux fins de notre étude, nous avons limité nos analyses aux jeunes de la grande région montréalaise fréquentant le milieu scolaire secondaire. Nous réduisons ainsi l'échantillon initial afin d'éviter les limites inhérentes à la comparaison de jeunes provenant de milieux différents. De plus, il semble, suite aux premières analyses menées par l'équipe DAVI (2004), que la population de jeunes fréquentant le milieu scolaire vit une réalité différente des deux autres populations de jeunes (jeunes décrocheurs et jeunes contrevenants), faisant en sorte que le modèle d'explication tripartite des liens drogues-crime de Goldstein (1985) s'appliquerait de manière plus ou moins convaincante pour cette catégorie de jeunes. Cousineau, Brochu, Sun, Houde et Dufour (2004) expliquent ce résultat par le fait que la plupart des jeunes de leur échantillon fréquentant le milieu scolaire sont des consommateurs occasionnels et que le recours à la violence est peu courant pour eux. En effet, seulement une minorité des situations où se retrouve la cooccurrence des deux comportements (consommation de substances psychoactives et manifestations de violence) chez les jeunes fréquentant le milieu scolaire peuvent s'expliquer par le modèle d'explication tripartite proposé par Goldstein (1985).

L'échantillon de type aléatoire simple pour les écoles et par grappes pour les classes participant à l'étude est composé de 995 répondants qui se répartissent comme suit : 824 (83,8%) élèves francophones et 171 (17,2%) élèves anglophones pour un total de 514 garçons (51,7%), 474 filles (47,6%) et sept jeunes (0,7%) dont nous ignorons le sexe. Ces jeunes proviennent de huit écoles francophones, dont deux du secteur privé (218 jeunes : 21,9%) et six du secteur public (606 jeunes ; 60,9%), et de deux écoles anglophones du secteur public (171 jeunes ; 17,2%). Le choix des écoles participant à l'étude était également tributaire du fait que celles-ci se situent en milieu favorisé (deux écoles privées francophones, deux écoles publiques francophones, une école publique anglophone) ou défavorisé (quatre écoles publiques francophones, une école publique anglophone).

Les écoles constituant l'échantillon ont été tirées aléatoirement à partir d'une liste d'établissements d'enseignement secondaire publics et privés se trouvant sur les territoires des villes de Montréal, Laval et Longueuil, considérées « la grande région de Montréal ». De fait, une école est située à Laval, une autre à Longueuil, deux écoles de trouvent, dans l'Ouest de l'Île de Montréal alors qu'une autre est située dans l'Est de l'Île de Montréal. Les cinq autres écoles constituant l'échantillon se répartissent dans le grand centre de Montréal.

Une classe par niveaux scolaires participants (sec. II à V) par école était choisie au hasard et l'ensemble des élèves de cette classe étaient invités à répondre au questionnaire. Le taux de participation varie entre 70% et 100%.

Il importe de mentionner que les analyses seront effectuées sur des données pondérées. Cette pondération est nécessaire pour assurer la représentativité de l'échantillon. Elle tient compte du nombre de participants par classe par rapport au nombre total d'élèves dans la classe, du nombre total de classes dans l'école et du nombre d'écoles privées et publiques dans la zone d'échantillonnage.

2.2 Les caractéristiques sociodémographiques caractérisant les jeunes de l'échantillon

Les jeunes sont majoritairement (dans 71,2% des cas) de race blanche, suivis de jeunes de race noire (8,6%), de jeunes latino américains (5,9%), de jeunes asiatiques (7,1%) ou de race mixte (5,9%) ou autre (essentiellement de jeunes arabes, 1,3%). La plupart d'entre eux parlent surtout le français à la maison (58,9%), bien que près du tiers affirment s'exprimer surtout dans une autre langue, non seulement l'anglais (19,1%) ou l'espagnol (4,4%), mais aussi toute une variété de langues autres (8,1%). Avec leurs amis, les jeunes sont proportionnellement plus nombreux (67,6%) à dire utiliser surtout le français dans leurs communications orales.

Plus des deux tiers des jeunes répondants (66,8%) vivent avec leurs deux parents. La plupart d'entre eux ont un (37,4%) ou deux (27,9%) frère(s) ou sœur(s).

Moins de la moitié (45,5%) n'ont subi aucun déménagement au cours des cinq ans précédant le questionnaire, les autres ayant déménagé une fois (25,7%), deux à trois fois (21,8%) ou même plus de trois fois (7,0%). Le déménagement ne se traduit toutefois pas nécessairement par un changement d'école puisque, cette fois, plus de la moitié des jeunes (55,9%) affirment ne pas avoir eu à changer d'école depuis leur entrée au secondaire, les autres en ayant changé une fois (20,5%), deux ou trois fois (19,7%) ou même plus de trois fois (3,9%). Près du quart (21,9%) des jeunes répondants, en très grande majorité (152/215 : 70,7%) des garçons, admettent avoir déjà été suspendus ou même expulsés de l'école.

Seulement 7,5% des jeunes de l'échantillon disent obtenir le plus souvent des « A » à l'école, alors que la plus grande proportion établit plutôt recevoir plus souvent des « B » (31,6%) ou des « C » (41,5%), et quelques-uns affirment se voir octroyer le plus souvent des « D » (17,7%) ou même moins que « D » (1,6%). Lorsque cette donnée est connue, il appert qu'une majorité des parents des jeunes répondants ont poursuivi et même, le plus souvent, complété des études de niveau collégiales (34,3% des mères et 35,8% des pères)².

2.3 L'instrument de collecte de données

Le questionnaire utilisé pour recueillir les données qui ont servi aux analyses est une traduction de la version anglaise d'un questionnaire conçu par l'équipe des chercheuses de Philadelphie et de Toronto. Le questionnaire original est en fait un amalgame de questions tirées de plusieurs instruments de mesure validés. La traduction française du questionnaire utilisé par l'équipe DAVI de Montréal correspond globalement à la version originale anglaise. Cependant, de légères modifications ont dû y être apportées afin de pouvoir refléter les réalités locales et s'adapter aux données caractérisant la clientèle scolaire de la grande région montréalaise. Par exemple, les questions concernant le niveau scolaire et les notes obtenues par les jeunes élèves, bien qu'elles correspondent en réalité, ne se posent de la même manière. Ainsi, en ce qui a trait au niveau scolaire, dans le questionnaire de Toronto on indique de la 9^e à la 12^e année alors que, dans celui de Montréal, on inscrit plutôt secondaire II à V. Pour les notes, elles sont numériques, allant de 0 à 100% à Toronto, alors qu'elles sont alphabétiques, allant de A à E à Montréal. D'autres ajustements du même ordre ont dû être apportés mais, dans l'ensemble, on peut dire que les questionnaires sont comparables.

² Cependant un grand nombre de jeunes disent ignorer le niveau de scolarité atteint par leurs parents. Ceci est encore plus vrai dans le cas des pères, pour lesquels le pourcentage de données manquantes à cette question atteint (11,3%), que dans le cas des mères (6,5%).

Le questionnaire comprend 138 questions à choix de réponses dont la majorité sont fermées. Outre, les traditionnelles questions portant sur les caractéristiques sociodémographiques, le questionnaire aborde des sujets tels les expériences vécues à l'école, la perception du jeune face au milieu scolaire, sa participation à différentes activités scolaires. Des questions relatives aux amis, aux membres de la famille et au quartier de résidence sont également abordées. Dans le cadre de la présente étude, nous utiliserons les questions se rapportant à la famille, aux fréquentations et au milieu de vie.

Pour ce qui est de la consommation de psychotropes, les jeunes sont questionnés sur leur consommation de différentes substances (alcool, tabac, cannabis, hallucinogènes, amphétamines ou stimulants, cocaïne, crack, héroïne ou autres substances...) à vie, dans les 12 mois et dans les 30 jours précédant la passation de l'instrument. Des questions en lien avec la première consommation, la fréquence de consommation, la dépendance aux substances, le lieu de consommation, les modes d'approvisionnement et les activités de trafic de drogues sont posées.

En ce qui a trait aux manifestations de violence, les répondants sont interrogés sur leur expérience d'événements violents en tant que victime ou auteur et sur la fréquence de ces événements. On les questionne également sur l'événement de violence le plus grave dont ils auraient été victimes ou auteurs en leur demandant de préciser le lieu, le moment, le nombre de personnes impliquées, l'instigateur et la cible de la violence, et la possibilité que les personnes impliquées aient été intoxiquées au moment de l'événement.

2.4 La cueillette des données

Les jeunes ont rempli le questionnaire de manière autonome dans le cadre de leur cours de formation personnelle et sociale ou de morale. Une personne de l'équipe de recherche, responsable de l'administration des questionnaires, était présente lors de la passation dans les écoles secondaires sélectionnées. Cette personne avait pour mandat de présenter le projet de recherche, de préciser les consignes relatives à la façon de remplir le questionnaire et de répondre aux incompréhensions des répondants. Les jeunes avaient été préalablement rencontrés afin que leur soient expliquées les visées du projet de recherche et que leur soient remis les formulaires de consentement destinés à leurs parents. Pour participer à l'étude, les étudiants de moins de 14 ans devaient retourner le formulaire de consentement rempli par leurs parents. Lors de la passation des questionnaires, les jeunes devaient également signer un formulaire de consentement et l'équipe de recherche les informait des coordonnées d'une personne ressource, présente dans l'école, pouvant leur venir en aide en cas de besoin après avoir répondu au questionnaire qui aborde de nombreux thèmes qui peuvent s'avérer perturbants pour certains répondants.

2.5 La construction des variables

Puisque nous avons utilisé une banque de données constituée à d'autres fins que notre propre recherche, nous avons dû retravailler les données afin de les adapter à nos besoins. Dans un premier temps, nous avons identifié, en regard du résultat de la recension d'écrits, les questions pouvant inclus dans notre questionnaire pouvant constituer des dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel, et du capital délinquant. Rappelons que tous les indicateurs se rapportant aux différentes dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant retracées dans les écrits ne se retrouvent pas dans nos données. Nous avons utilisé toutes les questions qui correspondaient à ce qui avait été identifié dans les écrits, mais n'aurons pas pu établir une correspondance parfaite entre la constitution théorique et empirique des indicateurs utilisés aux fins de nos analyses.

Cette première étape réalisée, nous avons procédé à un recodage des variables visant à uniformiser le sens des questions qui se présentent toutes, désormais, du plus négatif au plus positif pour ce qui est de l'appréciation de divers énoncés formant nos indicateurs, de la fréquence de consommation, ou de la gravité des gestes de violence posés. Bien que tous ces éléments soient considérés comme étant susceptibles d'influencer, de façon positive ou négative, la trajectoire de vie d'un jeune, ils seront présentés ici principalement dans leur aspect négatif comme autant de facteurs de risque, puisque les auteurs les abordent généralement ainsi dans les écrits. La notion de facteur de protection est en effet beaucoup plus récente que celle de facteur de risque.

Par la suite, à l'aide d'analyses factorielles, nous avons cherché les sous dimensions ou facteurs qui composent les grandes dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant à l'étude. Après avoir identifié ces facteurs, des regroupements empiriques ont été fait correspondant à autant de modalités (ou valeurs) des variables créées à partir des facteurs identifiés.

2.5.1 Le capital social

Suite aux analyses factorielles dans lesquelles nous avons inclus les questions se rattachant à la dimension du capital social présentes dans nos données, nous avons identifié trois facteurs s'y rapportant à savoir : la *cohésion sociale*, le *contrôle informel dans le quartier* et un environnement criminogène. Le tableau 1 présente la composition de ces facteurs.

L'échelle de la *cohésion sociale* est composée de huit questions portant essentiellement sur les relations d'entraide développées dans le voisinage. Un score se situant entre 12 et 21 indique que le niveau de cohésion sociale dans le quartier est *faible*, entre 25 et 28 le niveau de cohésion sociale est jugé *moyen*, et entre 29 et 34 il est considéré *élevé*. Les répondants proviennent de différents quartiers qui se répartissent assez également entre les différents niveaux de cohésion sociale. Ainsi, 39,3% des jeunes vivent dans des quartiers présentant une faible cohésion sociale, 28,5% proviennent de quartiers où la cohésion sociale paraît moyenne et 32,3% dans des quartiers révélant une forte cohésion sociale.

L'échelle du *contrôle informel* dans le quartier est composée de trois questions relatives à la surveillance active de l'environnement exercée par le voisinage. Un quartier exerçant un faible niveau de contrôle informel obtient un score se situant entre 3 et 8, un quartier de niveau de contrôle social moyen est représenté par un score de 9 à 11 et un niveau de contrôle social élevé correspond à un score entre 12 et 15. Ainsi, il s'avère qu'un peu moins d'élèves de l'échantillon (26,4%) proviennent de quartiers où le contrôle informel est élevé, les autres se répartissant dans des quartiers où le niveau de contrôle social paraît moyen (38,2%) ou faible (35,4%).

Enfin, l'échelle témoignant d'un environnement criminogène comprend deux questions pourtant sur la consommation et le trafic de drogues constatés dans le quartier. Un score se situant entre 1 et 4 correspond à une exposition fréquente à ces formes de délinquance. Une exposition occasionnelle est identifiée par un score de 4 à 7 alors qu'un score se situant entre 8 et 11 indique une exposition peu fréquente. Les répondants qui n'ont pas été exposés à ces formes de délinquance dans leur quartier obtiennent un score de 12. Seulement 33,3% des jeunes affirment avoir été exposés fréquemment à des activités reliées aux stupéfiants dans leur quartier alors que 32% affirment l'avoir été à l'occasion. Pour 11,9% d'entre eux, l'exposition est plutôt rare alors que l'absence d'une telle exposition est la réalité de 22,8% des répondants de notre échantillon.

TABLEAU 1 : Les facteurs composant la dimension du capital social

Facteurs	Questions	Énoncés
Cohésion sociale (alpha de Cronbach : 0,8797)		Jusqu'à quel point es-tu en accord ou en désaccord avec les énoncés suivants ayant trait à ton quartier?
	31a	Dans mon quartier, les gens sont prêts à aider leurs voisins.
	31b	On peut faire confiance aux gens de mon quartier.
	31c	En général, les gens de mon quartier s'entendent bien entre eux.
	31d	Les gens de mon quartier partagent les mêmes valeurs.
	31e	Les parents de mon quartier connaissent les amis de leurs enfants.
	31f	Les adultes de mon quartier savent reconnaître les enfants du quartier.
	31g	Dans mon quartier, il y a des adultes que les enfants peuvent respecter.
	31h	En général, les parents de mon quartier se connaissent les uns les autres.
Contrôle informel dans le quartier (alpha de Cronbach : 0,7992)		Jusqu'à quel point serait-il possible de compter sur les voisins pour faire quelque chose si...
	33a	les enfants séchaient des cours et se tenaient sur un coin de rue
	33b	les enfants peignaient des graffitis sur un immeuble du quartier
	33c	les enfants n'étaient pas respectueux envers les adultes

Environnement criminogène (Alpha de Cronbach :0,6437)		Au cours des 12 derniers mois, combien de fois as-tu vu...
	93	des gens qui consommaient de la drogue dans ton quartier?
	95	des gens qui faisaient du trafic de drogues illicites dans ton quartier?

2.5.2 Le capital familial

Suite aux analyses factorielles dans lesquelles nous avons inclus les questions se rattachant au capital familial, nous avons identifié deux facteurs (ou sous-dimension) se rapportant à l'*attachement familial* et à la *supervision familiale*. Le tableau 2 présente la composition de chacun de ces facteurs.

L'échelle de l'*attachement familial* regroupe quatre questions qui s'intéressent à la participation des parents à des activités impliquant leur enfant au cours des 12 mois précédant la passation du questionnaire. L'*absence d'attachement familial* est signifiée par un score de 5 ou moins, un score de 6 traduit un *faible attachement familial*, alors qu'un score entre 7 et 15 équivaut à un *attachement familial considéré moyen ou supérieur*. Les réponses fournies par les jeunes de l'échantillon révèlent, pour une proportion de plus de 60% (63,2%) d'entre eux, une absence d'attachement familial comparativement à 18,1% qui présentent un faible attachement et 18,7% un attachement moyen.

TABEAU 2 : Les facteurs composant la dimension du capital familial

Facteurs	Questions	Énoncés
Attachement familial (alpha de cronbach : 0,58)		Au cours des 12 derniers mois, dirais-tu que tes parents ont participé beaucoup, quelques fois ou jamais aux activités suivantes?
	23a	Sports (sans organisation)
	23b	Équipe(s) sportive(s) organisé(s).
	23c	Centre ou groupe communautaire / de quartier (par exemple, leader de scouts, YWCA).
	23d	Groupe(s) d'école (par exemple, l'association des parents).
Supervision familiale (alpha de Cronbach : 0,7305)		
	24	Tes parents connaissent combien de parents de tes amis proches?
	25	À quelle fréquence tes parents rencontrent-ils ou voient-ils tes amis?
	26	À quelle fréquence tes parents rencontrent-ils ou voient-ils les parents de tes amis?

L'échelle de *supervision familiale* est quant à elle composée de trois questions se rapportant à l'intérêt porté par les parents aux amis et aux parents des amis de leur enfant. Un score de 4 ou moins correspond à l'*absence de supervision familiale* alors qu'un score de 7 ou 8 est lié à une *faible supervision parentale* et un score de 9 ou plus (score maximum : 14) équivaut à une *supervision parentale moyenne à supérieure*. À la lumière des révélations des jeunes ayant participé à notre étude, nous constatons que près du tiers, soit exactement 74,9% d'entre eux, ne seraient l'objet d'aucune mesure de supervision parentale, les autres étant l'objet d'une supervision parentale faible (21,5%) ou moyenne à supérieure (3,6%).

2.5.3 Le capital individuel

Initialement, cette modalité du capital individuel n'était pas prévue à l'étude. Sa découverte fait suite aux analyses factorielles effectuées afin de construire les échelles de mesure utiles à cette étude. Étant présentes dans nos données, nous avons conservé les facteurs qui y étant associés afin d'explorer cette nouvelle voie d'explication qui pourra faire, à la lumière des résultats prometteurs obtenus, l'objet de recherches ultérieures.

Ces facteurs ont généralement été traités en psychologie, comme dimension individuelle caractérisant les jeunes, mais n'ont, à notre connaissance, que très rarement été mis en lien avec la propension à la consommation et à la délinquance. Seule la participation à des activités familiales ou parascolaires a été notée comme facteur de protection plutôt que comme facteur de risque en lien avec ces deux comportements.

Suite aux analyses factorielles dans lesquelles nous avons inclus les questions se rattachant au capital individuel, nous avons conclu à l'existence de six facteurs se rapportant respectivement à : l'*estime de soi*, l'*agressivité*, la *déprime* et le *stress*, la *participation à des activités* et l'*adhésion à la religion*. Le tableau 3 présente les questions donnant naissance à chacun de ces facteurs.

L'échelle de l'*estime de soi* est composée de trois questions relatives à la perception de soi par rapport aux autres. Un score de 11 ou moins équivaut à l'*absence d'estime de soi* alors qu'un score de 12 ou 13 correspond à une *faible estime de soi*, un score de 14 ou 15 dénote une *estime de soi adéquate à supérieure*. Notons que les jeunes de notre échantillon se répartissent de façon similaire entre les différents niveaux d'estime de soi identifiés avec respectivement 30,4% d'entre eux qui ne présentent pas d'estime de soi, 32,5% ayant une faible estime de soi et 37,1% révélant une estime de soi adéquate ou supérieure.

L'échelle témoignant du *niveau d'agressivité* manifesté par le jeune compte, quant à elle, trois questions. Un score de 8 ou moins correspond à un *niveau d'agressivité élevé* alors qu'un score de 9 ou 10 correspond à un individu qui présente une *certaine agressivité* et un score situé entre 11 et 13 signale un individu *peu ou pas agressif*. Un peu plus de la moitié (59,5%) des étudiants participant à notre étude ont manifesté, dans les 12 mois précédents la tenue de l'étude, un ou des comportements démontrant un certain degré d'agressivité. Ainsi on constate que 40,5% des jeunes de l'échantillon présentent peu ou pas d'agressivité alors que 23,4% affichent une certaine agressivité et 36,1% apparaissent très agressifs selon les comportements rapportés.

L'échelle concernant la *déprime* est composée de trois questions. Un score de 10 ou moins correspond à un niveau de *déprime* très *élevé*, alors que la présence d'un niveau de *déprime* plutôt *moyen* est identifiée par un score situé entre 11 et 13 et la présence d'une *légère déprime*, voire son absence totale, est signifiée par un score de 14 ou 15. Les jeunes de notre échantillon se révèlent dans une proportion de 35,9% très déprimés, de 33,9% moyennement déprimés et de 30,2% peu ou pas déprimés.

Enfin, l'échelle évaluant le niveau de stress contient deux questions. Dans ce cas, un score situé entre 1 et 3 correspond à un *fort* niveau de *stress* alors qu'un score situé entre 4 et 6 indique un niveau de *stress moyen*. Un *faible* niveau de *stress* est indiqué par un score de 7 ou 8. Ceci étant, 40,4% des jeunes interrogés se révèlent moyennement ou fortement stressés.

L'échelle de la *participation à des activités* compte deux questions relatives à la participation des jeunes à des activités au cours des 12 mois précédant la passation du questionnaire. Un score de 4 ou moins indique que le jeune n'a participé à *aucune activité* durant cette période. Une *faible participation* équivaut à un score de 5 ou 6 alors qu'un score se situant entre 6 et 9 dénote une *participation active* à des activités au cours de ces 12 mois. Plus globalement, notons que si près des deux tiers (65,1%) des jeunes de notre échantillon se sont impliqués dans une activité quelconque au cours de l'année précédant l'étude, un peu plus du tiers d'entre eux (34,9%) n'ont participé à aucune.

L'échelle qui rend compte de l'adhésion du jeune à la *religion* regroupe quatre questions relatives à l'importance accordée à la participation à des rites religieux au cours de la période de 12 mois précédant l'étude. Un score de 4 ou moins indique que la *religion* n'est *pas* du tout *importante* pour l'individu alors qu'un score se situant entre 5 et 9 signale le fait que la *religion* est *peu importante* pour lui, un score s'établissant entre 10 à 13 signifie que la *religion* occupe une place *assez d'importante* et un score de 14 une place très importante dans la vie du répondant. Cela dit, la religion ne paraît pas particulièrement présente dans la vie des jeunes répondants de notre étude, puisqu'une très grande part d'entre eux (82,8%) indiquent y accorder somme toute peu ou pas d'importance.

TABEAU 3 : Les facteurs composant la dimension du capital individuel

Facteurs	Questions	Énoncés
Estime de soi (alpha de Cronbach : 0,8924)		Indique à quelle fréquence chacun des énoncés suivants est vrai pour toi.
	111a	Je me sens bien.
	111b	Je sens que je suis une personne qui a de la valeur.
	111c	Je suis capable de faire la plupart des choses que les autres personnes font.
Agressivité (alpha de Cronbach : 0,6713)		Indique si chacun des faits suivants s'est appliqué à toi suite à un acte de violence quelconque au cours des 12 derniers mois.
	66d	Je suis devenu plus agressif.
	118	Lorsque je me mets vraiment en colère, je peux frapper ou gifler quelqu'un.
	119	Je deviens fâché à un point tel que je peux frapper, lancer ou donner un coup de pied sur quelque chose.
Déprime (alpha de Cronbach : 0,6778)	66b	Ondique si chacun des faits suivants s'est appliqué à toi suite à un acte de violence quelconque au cours des 12 derniers mois.
	66b	Je me sentais déprimé.
	66c	J'ai perdu l'appétit ou tu dormais moins.
	117	Je me suis senti triste et déprimé.
	122	J'ai trouvé que la vie ne me faisait pas de cadeaux.
Stress (alpha de Cronbach : 0,8633)		Évalue les énoncés suivants de façon à ce qu'ils décrivent le mieux la façon dont tu te sens ou dont tu te comportes présentement.
	115	J'ai manqué de sommeil parce que je t'inquiétais de quelque chose.
	116	Je me sens stressé constamment.
Participation à des activités (alpha de Cronbach : 0,7242)		Au cours des 12 derniers mois, dirais-tu que tu as participé beaucoup, quelques fois ou jamais aux activités suivantes?.
	22a	Sports (par exemple, des parties improvisées)
	22b	Équipe (s) sportive(s) organisée(s).
Adhésion à la religion (alpha de Cronbach : 0,7986)	22e	Au cours des 12 derniers mois, dirais-tu que toi ou tes parents ont participé souvent, quelques fois ou jamais aux activités suivantes?
	22e	Tu as participé à des groupes à l'église ou autres groupes religieux.
	23e	Tes parents ont participé à des groupes à l'église ou autres groupes religieux.
	35	La religion est importante dans ta vie.
	36	J'assiste (plus ou moins) fréquemment aux services religieux.

2.5.4 Le capital délinquant

Suite aux analyses factorielles dans lesquelles nous avons inclus les questions se rattachant au capital délinquant, deux facteurs sont apparus, soit : la *participation à des échanges de stupéfiants* et les *risques s'y rapportant*, à savoir être volé ou attaqué, être arrêté ou emprisonné. Le tableau 4 présente les questions qui composent ces deux facteurs contribuant au capital délinquant.

TABEAU 4 : Les facteurs composant les dimensions du capital délinquant

Facteurs	Questions	Énoncés
Participation à des échanges de stupéfiants (alpha de Cronbach : 0,6314)		Au cours des 12 derniers, combien de fois as-tu...
	97a	Donné gratuitement ou partagé de la drogue qui t'appartenait avec d'autres personnes?
	97b	Partagé la drogue qui ne t'appartenait pas avec d'autres personnes?
Importance de l'implication dans le trafic de stupéfiants (rtrafic) (alpha de cronbach : 0,7696)		Combien de fois, dans les 12 derniers mois, as-tu vécu les événements suivants, suite à des échanges de drogues ou de la vente?
	108a	J'ai été arrêté.
	108b	J'ai été emprisonné.
	108d	J'ai été attaqué et volé.
	108e	J'ai été blessé quelqu'un sérieusement.

L'échelle relative à la participation à des activités d'*échanges de stupéfiants* dans le quartier compte deux questions. L'*absence de participation* du jeune à cette forme d'activité est indiquée par un score de 2 alors que la révélation de sa *participation* entraîne un score de un. La participation à des échanges de stupéfiants n'est pas le lot de la majorité des participants à l'étude. En fait, tout près des deux tiers (65,8%) d'entre eux soutiennent ne participer aucunement à de telles activités.

L'échelle concernant l'importance de l'implication des répondants à des échanges de drogues regroupe quatre possibilités de situations correspondant à autant de questions leur étant posées : avoir été arrêté, emprisonné, attaqué et volé ou avoir blessé quelqu'un sérieusement. Un score de un indique que le répondant a subi l'une ou l'autre de ces conséquences issues de sa participation à une forme « trafic » de stupéfiants alors qu'un score de 2 indique qu'il n'aurait jamais été victime de ces conséquences, ordinairement parce qu'il n'a jamais participé à des activités d'échanges de stupéfiants. C'est en fait plus de 90% (92,4%) des répondants qui n'auraient jamais eu à subir de conséquences négatives liées à leur participation à une forme de trafic de stupéfiants.

2.5.5 La consommation de substances psychoactives

Étant donné que notre échantillon est composé d'étudiants, nous avons conservé aux fins d'analyses les variables traitant de la *consommation* d'alcool et de *marijuana* au cours des 12 mois précédents l'enquête, et avons regroupé les questions concernant la *consommation* de *drogues dures* étant donné que le développement d'une assuétude à ce type de substances est peu probable dans cette catégorie de répondants. En effet, on peut facilement envisager que la dépendance aux drogues dures entrave la continuation du cheminement scolaire faisant en sorte que les répondants qui présenteront ce profil de consommateurs ont de fortes probabilités de ne pas se trouver dans notre échantillon. Les consommateurs de drogues dures se révèlent comme on s'y attendait, on le verra, très peu nombreux au sein de notre échantillon.

Le tableau 5 montre comment nous avons regroupé les variables témoignant des habitudes de consommations des jeunes participant à notre étude.

Une question rend compte de la fréquence de *consommation d'alcool* des jeunes au cours des 12 mois précédant l'enquête. Un score situé entre 1 et 3 correspond à une *consommation* d'alcool *régulière* (d'une fois par semaine à une fois par jour) alors qu'un score de 4 ou 5 identifie une *consommation occasionnelle* d'alcool (de moins d'une fois par mois à deux fois par mois). L'*absence de consommation* d'alcool correspond à un score 6 (abstinence au cours des 12 derniers mois) ou 7 (abstinence à vie).

La fréquence de consommation de marijuana au cours des 12 derniers mois est sondée aussi par une question inscrite au tableau 6. Un score situé entre 1 et 3 équivaut à une *consommation régulière* de marijuana (de 10 à plus de 40 fois) alors qu'un score compris entre 4 et 6 révèle une *consommation occasionnelle* (d'une fois à 9 fois) et un score de 7 (abstinence au cours des 12 derniers mois) ou 8 (abstinence à vie) indique l'*absence de consommation* de cette substance.

TABEAU 5 : Profil de consommation des répondants

Facteurs	Questions	Énoncés
Consommation d'alcool au cours des 12 derniers mois	44	À quelle fréquence as-tu consommé de l'alcool au cours des 12 derniers mois?
Consommation de marijuana au cours des 12 derniers mois	48	Combien de fois as-tu consommé de la marijuana au cours des 12 derniers mois?
Consommation de drogues dures au cours des 12 derniers mois (alpha de Cronbach : 0,7033)		As-tu consommé un ou plusieurs des drogues suivantes au cours des 12 derniers mois?
	50a	Hallucinogènes
	51b	Amphétamines ou stimulants
	52b	Cocaïne (excluant le crack)
	53c	Crack
	54b	Héroïne

L'échelle de la *consommation de drogues dures* regroupe cinq questions se rapportant à la consommation de diverses drogues dites *dures* à savoir : les hallucinogènes, les amphétamines ou stimulants, la cocaïne, le crack et l'héroïne. Un score se situant entre 2 et 5 indique une *poly consommation* c'est-à-dire la consommation de plusieurs drogues dures au cours de l'année précédant l'enquête, alors qu'un score de 1 révèle une *mono consommation* ou consommation d'une seule drogue dure durant cette période. L'absence de consommation de drogues dites dures est signifiée par un score de 0.

2.5.6 Délinquance et troubles de comportements

Suite aux analyses factorielles dans lesquelles nous avons inclus les questions se rattachant à des écarts de conduite manifestés par les jeunes dans le cours de l'année précédant la passation du questionnaire, nous avons identifié deux facteurs soit : la propension à la délinquance et les troubles de comportements. Le tableau 6 présente le contenu de ces deux facteurs

L'échelle composant la *propension à la délinquance* regroupe huit questions. Un score de 6 ou plus indique une *propension à la délinquance importante* alors qu'un score se situant entre 2 et 5 signale une *propension à la délinquance modérée*. Une *faible propension à la délinquance* correspond à un score de 1.

L'échelle se rapportant aux troubles de comportements comprend cinq questions. La présence de *troubles de comportements sévères* est indiquée par un score de 21 ou plus alors que la présence de *troubles de comportement importants* est révélée par un score se situant entre 11 et 20. Un score de 6 à 10 indique la présence *occasionnelle de troubles de comportement*. La présence de *troubles de comportement exceptionnelle* est identifiée par un score de 2 à 5. Un score de zéro équivaut à l'absence de troubles de comportement.

TABLEAU 6 : Propension à la délinquance et troubles de comportement

Facteurs	Questions	Énoncés
Propension à la délinquance (alpha de Cronbach : 0,6654)	68c	Au cours des douze derniers mois, combien de fois as-tu ...
		donné des coups de pied ou de poing à quelqu'un, ou battu quelqu'un et qu'il ait besoin d'avoir des pansements ou d'aller voir un médecin
	68f	menacé ou tenté de blesser quelqu'un avec un objet comme un bâton ou une bouteille
	68d	menacé ou tenté de blesser quelqu'un avec un couteau
	68e	menacé ou tenté de blesser quelqu'un avec une arme à feu
	68g	blessé quelqu'un avec un couteau, une arme feu ou un autre objet et qu'il y ait eu besoin d'avoir des pansements ou d'aller voir un médecin.
	126f	mis le feu à la propriété de quelqu'un en le faisant exprès.
	126g	entré par effraction dans une résidence, un bâtiment ou la voiture de quelqu'un.
	126h	participé à une bataille de gang.

Troubles de comportement (alpha de Cronbach : 0,6719)	126a	Au cours des 12 derniers mois, combien de fois as-tu ou es-tu....
		fugué de chez toi
	126b	fugué d'un centre d'accueil.
	126c	pris des choses d'une valeur de moins de 50\$.
	126d	pris des choses d'une valeur de plus de 50\$.
	126e	brisé ou endommagé quelque chose qui ne t'appartenait pas en le faisant exprès.

Suite à cette présentation des différents facteurs composant chacune des dimensions à l'étude, il importe à ce stade de mettre ces derniers en relations afin d'établir, à partir des analyses, quels sont les meilleurs prédicteurs de la consommation de substances psychoactives, de la propension à la délinquance et de la présence de troubles de comportement au sein de notre échantillon d'étudiants du secondaire. Mais avant de passer aux analyses, nous préciserons quelles sont les principales limites de l'étude et, malgré celles-ci, quels sont les apports les plus importants de notre étude.

2.6 Les limites de l'étude

Bien que l'étude ait été réalisée avec rigueur, les données utilisées dans le présent projet de recherche présentent des limites dont il a fallu tenir compte lors des analyses et des interprétations subséquentes. Comme nous l'avons mentionné précédemment, nous avons dû réduire l'échantillon initial pour diverses raisons. Dans un premier temps, nous avons décidé d'utiliser seulement les données en provenance de Montréal afin d'éviter les limites inhérentes à la comparaison de différents sites de collecte caractérisés par des réalités différentes. Ce choix est également motivé par le fait que, malgré une traduction rigoureuse du questionnaire de l'anglais au français, il est apparu que le sens de certaines questions différait d'un questionnaire à l'autre.

Ensuite, nous avons restreint notre échantillon aux jeunes fréquentant le milieu scolaire puisqu'il s'avérait que ces derniers vivaient une réalité différente des deux autres populations de jeunes que sont les décrocheurs et les contrevenants et que le modèle d'explication tripartite de la relation drogues-crime de Goldstein (1985) s'appliquait plus ou moins bien à cette catégorie de jeunes. Les jeunes décrocheurs et les jeunes contrevenants ont aussi été retirés de notre échantillon en raison notamment des disparités existant entre les différentes versions du questionnaire administrées à chacune de ces populations de jeunes.

D'ailleurs, les questionnaires répondus directement par les jeunes en milieu scolaire étaient remplis dans le cadre d'une entrevue face à face avec les jeunes décrocheurs et les jeunes contrevenants, ce qui peut entraîner des différences dans la façon de répondre même si les questions sont les mêmes.

Étant donné ces choix méthodologiques, les résultats de notre étude permettent de mieux comprendre les liens existant entre la consommation de substances psychoactives et la violence chez les jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire de la grande région montréalaise, mais ils ne permettent pas de généraliser les résultats à l'ensemble des jeunes. Il est également important de garder à l'esprit que les données utilisées dans le cadre de cette étude sont des données autorévéloées et que leur validité dépend de la sincérité des participants. Il subsiste toujours un risque quant à la véracité des données recueillies, ne serait-ce que pour des raisons de désirabilité sociale. La consistance interne des réponses recueillies nous permet toutefois d'estimer que la très grande majorité des questionnaires ont été remplis sérieusement. Les neuf questionnaires qui laissaient planer trop de doutes quant à la franchise du répondant ont été exclus de l'étude.

En terminant, il importe de mentionner que nous sommes limitée dans notre étude en raison du fait que nous avons utilisé une banque de données déjà constituée à des fins de recherche autres que celles que nous poursuivons. Ceci étant, nous n'avons pas pu intégrer dans nos analyses toutes les modalités des dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant trouvées dans les écrits, certaines ne se trouvant pas dans la banque de données. En d'autres mots, la banque de données utilisée originalement à d'autres fins que celles poursuivies précisément par notre étude ne contenait pas toutes les variables nécessaires pour opérationnaliser les dimensions à l'étude.

Reste que cette étude exploratoire pourra servir de fondement à d'éventuelles recherches spécifiquement conçues pour explorer ces dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant poursuivant ainsi la mission que nous nous donnons, tout en sachant que nous ne pourrions pas y répondre parfaitement. Nous souhaitons néanmoins poser les premières pierres d'une avenue qui nous paraît prometteuse pour expliquer les liens qui semblent exister entre la consommation et le trafic de drogues et les manifestations de violence de certains jeunes élèves montréalais fréquentant l'école secondaire.

2.7 Un apport à la recherche et pour l'intervention

Sur le plan de la recherche, cette étude permettra de préciser des combinaisons de modalités qui composent les dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant, ce qui s'avèrera certainement utile à d'autres projets de recherche. De plus, les résultats de cette recherche nous éclaireront quant à l'influence des dimensions à l'étude sur la consommation et le trafic de substances psychoactives de même que les troubles de comportements et les manifestations de violence des jeunes, une réalité encore fort méconnue.

Cette recherche promet aussi des retombées cliniques importantes en ce que les résultats obtenus pourront servir de lignes directrices pour concevoir des programmes d'intervention mieux adaptés et, partant, plus efficaces lorsque se rencontre la combinaison jeune, alcool/drogues et violence, notamment en tenant compte du type de relation qui se dessine entre ces différents éléments marquant la vie des jeunes. Il est clair que le fait de mieux connaître les relations entre les différentes modalités composant le capital social, le capital familial, le capital individuel et le capital délinquant, la consommation et le trafic de substances psychoactives et la manifestation de troubles de comportement ou d'agirs violents permettra de mieux diriger les efforts, d'autant que ces sphères de la vie sont considérées comme particulièrement importantes dans le développement des jeunes.

CHAPITRE III

ANALYSES

Ce chapitre présente le résultat des analyses que nous avons effectuées à partir de la base de données et de l'échantillon qui viennent d'être présentés au chapitre précédent. S'y trouve, dans un premier temps, un portrait de la consommation de substances chez les jeunes fréquentant le milieu scolaire à partir de données tirées d'études québécoises portant sur le sujet pour en venir à présenter l'état de la consommation des jeunes constituant notre échantillon. Dans un deuxième temps, un portrait des troubles de comportement et des gestes de délinquance, et plus spécialement de violence à l'égard d'autrui, des mêmes jeunes est brossé. Par la suite, nous tentons d'établir si, d'emblée, il paraît exister une relation entre la consommation de substances psychoactives et les comportements antisociaux manifestés par les jeunes de notre échantillon. Par la suite, nous mettons la consommation de substances psychoactives, alcool et drogues, et la manifestation de troubles de comportements ou de gestes de délinquance en relation avec chacun des facteurs composant les dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant afin de tenter de voir s'il existe une relation de l'un à l'autre. Cette étape permet, en outre, d'identifier les facteurs qui seront inclus dans les analyses de régression présentées ensuite. Ces dernières analyses visent à établir les éléments qui peuvent le mieux prédire les comportements de consommation et de délinquance.

3.1 Consommation de substances psychoactives des jeunes élèves québécois

Peu d'écrits s'intéressent spécifiquement à la consommation de substances psychoactives chez les jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire. Les enquêtes menées par Cloutier, Champoux, Jacques et Lancop en 1991 et 1994 révélaient que la proportion d'adolescents consommateurs d'alcool et de drogues avait augmenté de 1991 à 1994. Les travaux de Zoccolillo, Vitaro et Tremblay (1999) concluaient, pour leur part, que près des deux tiers des 15 - 16 ans avaient consommé à plusieurs reprises de la marijuana. Plus récemment, Guyon et Desjardins (2002) ont présenté un état de la consommation d'alcool et de drogues chez les jeunes de 12 à 18 ans fréquentant l'école secondaire à partir des résultats de l'Enquête québécoise sur le tabagisme chez les élèves du secondaire menée par l'Institut de la Statistique du Québec en 2000 et 2002. Les résultats montrent que la grande majorité des jeunes étudiants ne présentent pas d'habitudes de consommation problématiques en dépit de leur exposition fréquente aux substances. Seulement 6% d'entre eux auraient développé une forme de dépendance, ce qui représente tout de même autour de 25 000 jeunes Québécois.

La même étude révèle que l'alcool et le cannabis sont les deux substances les plus consommées par les jeunes et que, de 2000 à 2002, la consommation de substances n'aurait pas varié de façon significative autant chez les garçons que chez les filles (Guyon et Desjardins, 2004).

La prévalence de la consommation est, par ailleurs, légèrement supérieure chez les garçons. Ces derniers consommeraient davantage de cannabis de façon quotidienne que leurs homologues féminins et leur fréquence de consommation de produits éthyliques se révèle également significativement plus élevée. En fait, comparant les résultats obtenus en 2000 et 2002 dans l'Enquête québécoise sur le tabagisme chez les élèves du secondaire, Loiselle et Perron (2002) constatent que la consommation de cannabis serait banalisée par les jeunes qui l'incluent dans leurs activités quotidiennes au même titre que fréquenter l'école ou pratiquer un sport, de sorte que près de la moitié des consommateurs de cannabis en feraient un usage régulier (la fin de semaine ou une ou deux fois par semaine). Dans le cas des autres drogues, la prévalence de consommation augmente avec le degré de scolarité (primaire, 1^e cycle du secondaire ...). Le contraire se produit pour l'utilisation de solvants.

3.2 Consommation des jeunes de notre échantillon au cours des 12 derniers mois précédant la cueillette des données

Une partie des jeunes s'en tiendront probablement à cette première expérimentation. Néanmoins, on constate que c'est plus de la moitié des étudiants (53,3%) de notre échantillon qui admettent avoir consommé occasionnellement (de moins d'une fois à deux fois par mois) de l'alcool au cours des 12 derniers mois précédant l'étude alors qu'environ le tiers (33,2%) se disaient non consommateurs durant la même période (tableau 7a).

En ce qui concerne la consommation de cannabis, tout près de 60% des répondants (60,1%) se disaient non consommateurs, les autres se divisant entre les consommateurs occasionnels (d'une à 9 fois au cours de la dernière année : 17,1%) ou réguliers (10 fois ou plus au cours des 12 derniers mois : 22,8%), ces derniers représentant tout de même près du quart de notre échantillon (tableau 7b)

Enfin, la très grande majorité des jeunes de notre échantillon (87,9%) soutiennent n'avoir pas touché aux drogues dures au cours de la dernière année, 7,5% ayant consommé une substance se retrouvant dans cette catégorie, et 4,5% en ayant consommé plusieurs (tableau 7c).

Notons que, peu importe la substance consommée, très peu d'étudiants en font un usage problématique ou même régulier, comme en témoigne le tableau 7.

TABEAU 7: Consommation de substances psychoactives des jeunes répondants au cours des 12 derniers mois précédant la tenue de l'enquête

Substances psychoactives	Fréquence de consommation	Fréquence	Pourcentage
a) Alcool**	Régulière	134	13,5%
	Occasionnelle	529	53,3%
	Non consommateur *	330	33,2%
b) Marijuana**	Régulière	226	22,8%
	Occasionnelle	169	17,1%
	Non consommateur *	595	60,1%
c) Drogues dures	Poly consommation	45	4,5%
	Mono consommation	75	7,5%
	Non consommateur*	875	87,9%

* Le terme non consommateur inclut aussi bien les répondants n'ayant jamais consommé au cours de leur vie que ceux qui n'ont pas consommé au cours de l'année précédant l'étude.

** : Deux valeurs manquantes pour la consommation d'alcool et cinq pour la consommation de cannabis.

3.3 Manifestation de gestes de violence par les jeunes de l'échantillon

La manifestation de comportements de violence à l'égard d'autrui au sein de notre échantillon d'étudiants du secondaire est plutôt rare, surtout pour ce qui est des comportements les plus graves (tableau 8). Reste que 43,7% des répondants admettent avoir poussé ou giflé quelqu'un en moyenne à onze reprises au cours des 12 mois précédant la passation du questionnaire. Une proportion moindre de répondants (30,8%) affirment avoir donné un coup de pied ou un coup de poing à quelqu'un sans que l'état de ce dernier requière de soins médicaux, et ce, à huit reprises en moyenne au cours de la même période. Beaucoup moins fréquentes sont les situations dans lesquelles les jeunes de notre échantillon (7,8%) révèlent avoir commis les mêmes gestes, mais cette fois-ci nécessitant des soins médicaux. La fréquence moyenne d'apparition de ce comportement dans l'année précédant l'étude est de quatre fois. À la question relative à l'expression de menaces ou l'infliction de blessures à autrui avec un objet comme un bâton ou une bouteille, 10,4% des répondants admettent l'avoir fait en moyenne pas loin de 5 fois au cours de la dernière année. Une proportion un peu moindre, soit 3,5% des jeunes de l'échantillon, affirment avoir menacé ou blessé quelqu'un avec un couteau, et ce, à tout près de trois reprises en moyenne au cours de la période étudiée. L'utilisation d'une arme à feu pour commettre les mêmes gestes est plus rare s'appliquant à seulement 1,5% des jeunes répondants qui, toutefois, y auraient recours en moyenne presque trois fois dans l'année. Enfin, 2,5% des jeunes de l'échantillon avouent avoir blessé quelqu'un avec un objet quelconque. Cette situation serait survenue en moyenne à plus de deux reprises au cours des 12 derniers mois précédant la passation du questionnaire.

En définitive, on retiendra que plus le comportement est grave, moins il se produit souvent (tableau 8).

TABEAU 8: Manifestation de comportements de violence à l'égard d'autrui par les jeunes de l'échantillon au cours des 12 mois précédant l'enquête

Questions	N	Pourcentage des jeunes ayant manifesté le comportement	Nombre moyen et écart-type quant au nombre fois que le geste a été posé au cours de la dernière année	
Poussé ou giflé quelqu'un	435	43,7%	11,13	50,884
Donné des coups de pied ou de poing à quelqu'un sans que la personne n'ait eu besoin de soins médicaux	306	30,8%	8,24	17,775
Donné des coups de pied ou de poing ou battu quelqu'un et que la personne ait eu besoin d'avoir des pansements ou d'aller voir un médecin	78	7,8%	4,31	6,364
Menacé ou tenté de blesser quelqu'un avec un objet (comme un bâton ou une bouteille)	103	10,4%	4,60	3,257
Menacé ou tenté de blesser quelqu'un avec un couteau	35	3,5%	2,46	1,841
Menacé ou tenté de blesser quelqu'un avec une arme à feu	15	1,5%	2,81	2,949
Blessé quelqu'un avec un couteau, une arme à feu ou un autre objet	25	2,5%	2,46	1,841

D'autres comportements déviants ou délinquants commis par les jeunes de notre échantillon ont aussi été sondés (tableau 9). C'est ainsi qu'on apprend que 6,6% d'entre eux auraient fugué du domicile familial et 1% d'un centre d'accueil. La moyenne pour ces comportements est respectivement de trois fois et quatre fois au cours des 12 derniers mois précédant l'étude. Environ 16% des participants avouent avoir pris des choses d'une valeur de moins de 50\$ et près de 6% (5,9%) des choses de plus de 50\$ avec des moyennes respectives de dix-huit et trente et une fois au cours des 12 derniers mois. Pour leur part, près de 13% (12,7%) des participants révèlent avoir brisé ou endommagé quelque chose qui ne leur appartenait pas en le faisant exprès, et ce, en moyenne à cinquante reprises au cours de la dernière année.

Toujours volontairement, 2,2% des jeunes ont admis avoir mis le feu à une propriété pour une moyenne de sept fois dans les 12 derniers mois. L'introduction par effraction dans une résidence, un bâtiment ou une voiture est le fait de 6,7% des répondants avec une moyenne de cinq fois. Près de 15% (13,8%) révèlent avoir participé à une bataille de gang alors que 2,2% affirment avoir blessé volontairement un animal pour des moyennes respectives de six et quatorze fois au cours des 12 mois précédents l'étude (tableau 9).

TABEAU 9: Commission d'actes de délinquance et manifestation de troubles de comportement par les jeunes de l'échantillon au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête

Questions	Pourcentage des jeunes ayant manifesté le comportement	Nombre moyen et écart-type concernant le nombre fois que le geste est posé au cours d'une année	
Combien de fois, au cours des douze derniers mois as-tu...			
Fugué de chez toi	6,6%	3,09	3,953
Fugué d'un centre d'accueil	1,0%	4,10	3,929
Pris des choses d'une valeur de moins de 50\$	16%	17,48	119,333
Pris des choses d'une valeur de plus de 50\$	5,9%	30,42	194,763
Brisé ou endommagé quelque chose qui ne t'appartenait pas en le faisant exprès	12,7%	49,79	446,051
Mis le feu à la propriété de quelqu'un en le faisant exprès	2,2%	7,00	15,633
Entré par effraction dans une résidence, un bâtiment ou une voiture de quelqu'un	6,7%	4,67	10,323
Participé à une bataille de gang	13,8%	5,59	12,692
Blessé des animaux en le faisant exprès	2,2%	14,41	28,811

3.4 Propension à la délinquance et aux troubles de comportements

Chez la majorité des étudiants de notre échantillon (79,7%), on ne note aucune propension à la délinquance. Une propension modérée est notée pour 8,1% des répondants alors qu'on trouve une proportion similaire des jeunes (5,8%) présentant une propension importante (5,8%) ou faible (6,3%) à se livrer à des actes de délinquance (tableau 10).

TABLEAU 10: Propension à la délinquance des jeunes de l'échantillon au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête

Propension à la délinquance	Degré	N	Pourcentage
	Importante	58	5,8%
	Modérée	81	8,1%
	Faible	63	6,3%
	Absence	793	79,7%
Total		995	100,0%

Par ailleurs, un peu plus de la moitié (55,9%) des répondants ont présenté des troubles de comportement à divers degrés au cours des 12 mois précédant l'enquête. Dans un peu plus du cinquième des cas (20,1%), il s'agit de comportements exceptionnels et dans un peu moins du cinquième des cas (18,9%) de troubles de comportement sévères (tableau 11).

TABLEAU 11: Propension aux troubles de comportement des jeunes de l'échantillon au cours des 12 derniers mois précédant l'étude

Troubles de comportement	Degré	N	Pourcentage
	Sévère	188	18,9%
	Important	68	6,8%
	Occasionnel	100	10,1%
	Exceptionnel	200	20,1%
	Absence	439	44,1%
Total		995	100%

Les résultats obtenus pour notre échantillon tendent à montrer l'existence d'une relation significative modérée directement proportionnelle entre la consommation d'alcool au cours des 12 mois précédant l'étude et, dans un premier temps, la propension à la délinquance (tau c : 0,19, sig : 0,000 - tableau 12) et, dans un deuxième temps, une relation significative directement proportionnelle et légèrement plus forte avec les troubles de comportement (tau b : 0,25, sig : 0,000 - tableau 13).

Nos analyses révèlent également une relation significative modérée directement proportionnelle entre la consommation de marijuana au cours des 12 mois précédant l'étude et, d'une part, la propension à la délinquance (tau c : 0,18, sig : 0,000 - tableau 14) et, d'autre part, une relation significative directement proportionnelle plus forte avec les troubles de comportement (taub : 0,26, sig : 0,000 - tableau 15).

De même, nos données révèlent une relation significative directement proportionnelle cette fois assez forte entre la consommation de drogues dures au cours des 12 mois précédant l'étude et la propension à la délinquance (tau b :0,24, sig :0,000 - tableau 16) et, à l'inverse, moins forte avec la présence de troubles de comportement (tau c :0,11, sig :0,000 - tableau 17).

Plus de 40% des jeunes de notre échantillon, peu importe le type de consommateur et le type de substance consommée, ne présentent pas de propension à la délinquance. Ceci est particulièrement vrai pour les non-consommateurs d'alcool (92,1% - tableau 12), les non-consommateurs de marijuana (89,1% - tableau 14) et les non-consommateurs de drogues dures (83,2% - tableau 16). À l'autre extrême du continuum, une propension importante à la délinquance se constate chez 20,9% des consommateurs réguliers d'alcool (tableau 12), 20,3% des consommateurs réguliers de marijuana (tableau 14) et 35,6% des poly consommateurs de drogues dures (tableau 16).

Plus de la moitié des non-consommateurs d'alcool (62,7% - tableau 13) et de marijuana (56,0% - tableau 15) ne révèlent pas de troubles de comportement. La proportion est un peu moindre en ce qui concerne les non-consommateurs de drogues dures, seulement 47,7% n'ayant pas présenté de troubles de comportement au cours de l'année précédant la passation du questionnaire (tableau 17). Les troubles de comportement sévères sont plutôt le fait des consommateurs réguliers d'alcool (34,3% - tableau 13), des consommateurs problématiques de marijuana (31,7% - tableau 15) et des mono consommateurs de drogues dures (32,0% - tableau 17). Les consommateurs problématiques de marijuana (17,1% - tableau 15) et les poly consommateurs de drogues dures (26,7% - tableau 17) se démarquent également en présentant un niveau de troubles de comportement important.

TABLEAU 12: Propension à la délinquance et consommation d'alcool au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête

Propension à la délinquance	Consommation d'alcool au cours des 12 derniers mois			
	Régulière	Occasionnelle	Aucune	Total
Propension importante à la délinquance	28 20,9%	25 4,7%	5 1,5%	58 5,8%
Propension modérée à la délinquance	20 14,9%	48 9,1%	13 3,9%	81 8,2%
Faible propension à la délinquance	15 11,2%	40 7,6%	8 2,4%	63 6,3%
Aucune propension à la délinquance	71 53,0%	416 78,6%	304 92,1%	791 79,7%
Total	134 100,0%	529 100,0%	330 100,0%	993 100,0%

TABEAU 13 : Troubles de comportement et consommation d'alcool au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête

Troubles de comportement	Consommation alcool au cours des 12 derniers mois			
	Régulière	Occasionnelle	Aucune	Total
Troubles de comportement sévères	46 34,3%	98 18,5%	44 13,3%	188 18,9%
Troubles de comportement importants	20 14,9%	37 7,0%	11 33,0%	68 6,8%
Troubles de comportement occasionnels	14 10,4%	66 12,5%	20 6,1%	100 10,1%
Troubles de comportement exceptionnels	24 17,9%	128 24,2%	48 14,5%	200 20,1%
Aucun troubles de comportement	30 22,4%	200 37,8%	207 62,7%	437 44,0%
Total	134 100,0%	529 100,0%	330 100,0%	993 100,0%

TABEAU 14: Propension à la délinquance et consommation de marijuana au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête

Propension à la délinquance	Consommation marijuana au cours des 12 derniers mois				
	Problématique	Régulière	Occasionnelle	Non consommateur	Total
Propension importante à la délinquance	25 20,3%	6 5,8%	17 10,1%	9 1,5%	57 5,8%
Propension modérée à la délinquance	23 18,7%	13 12,6%	14 8,3%	30 5,0%	80 8,1%
Faible propension à la délinquance	10 8,1%	15 14,6%	12 7,1%	26 4,4%	63 6,4%
Pas de propension à la délinquance	65 52,8%	69 67,0%	126 74,6%	530 89,1%	790 79,8%
Total	123 100,0%	103 100,0%	169 100,0%	595 100,0%	990 100,0%

TABEAU 15: Troubles de comportement et consommation de marijuana au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête

Troubles de comportements	Consommation marijuana au cours des 12 derniers mois				
	Problématique	Régulière	Occasionnelle	Non consommateur	Total
Troubles de comportement sévères	39 31,7%	21 20,4%	42 24,9%	85 14,3%	187 18,9%
Troubles de comportement importants	21 17,1%	9 8,7%	13 7,7%	24 4,0%	67 6,8%
Troubles de comportement occasionnels	16 13,0%	16 15,5%	23 13,6%	44 7,4%	99 10,0%
Troubles de comportement exceptionnels	26 21,1%	25 24,3%	40 23,7%	109 18,3%	200 20,2%
Pas trouble de comportement	21 17,1%	32 31,1%	51 30,2%	333 56,0%	437 44,1%
Total	123 100,0%	103 100,0%	169 100,0%	595 100,0%	990 100,0%

TABEAU 16: Propension à la délinquance et consommation de drogues dures au cours des 12 derniers mois

		Consommation drogues dures au cours des 12 derniers mois			Total
		Poly consommation	Mono consommation	Non consommateur	
Propension à la délinquance	Propension importante à la délinquance	16 35,6%	7 9,3%	35 4,0%	58 5,8%
	Propension modérée à la délinquance	5 11,1%	15 20,0%	61 7,0%	81 8,1%
	Faible propension à la délinquance	3 6,7%	9 12,0%	51 5,8%	63 6,3%
	Pas propension	21 46,7%	44 58,7%	728 83,2%	793 79,7%
Total		45 100,0%	75 100,0%	875 100,0%	995 100,0%

TABEAU 17: Troubles de comportement et consommation de drogues dures au cours des 12 derniers mois

		Consommation drogues dures au cours des 12 derniers mois			Total
		Poly consommation	Mono consommation	Non consommateur	
Troubles de comportement	Troubles de comportement sévères	8 17,8%	24 32,0%	156 17,8%	188 18,9%
	Troubles de comportement importants	12 26,7%	11 14,7%	45 5,1%	68 6,8%
	Troubles de comportement occasionnels	9 20,0%	14 18,7%	77 8,8%	100 10,1%
	Troubles de comportement exceptionnels	8 17,8%	12 16,0%	180 20,6%	200 20,1%
	Pas de troubles de comportement	8 17,8%	14 18,7%	417 47,7%	439 44,1%
Total		45 100,0	75 100%	875 100,0%	995 100,0%

En somme, nous pouvons conclure à l'existence de relations statistiquement significatives directement proportionnelles entre la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures et la propension à la délinquance et aux troubles de comportement, ces relations étant de forces variables allant de modérée à forte.

À la lumière des résultats obtenus suite aux croisements entre les différentes dimensions à l'étude que sont la consommation d'alcool et de drogues et la propension à la délinquance et aux troubles de comportements qui nous amenaient à conclure qu'il existait des relations variables, nous avons voulu mesurer quelle était la contribution relative des dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant au développement de ces mêmes comportements.

3.5 Contribution du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant à la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures, à la commission de gestes de délinquance et à la présence de troubles de comportement (tableau 18)

On constate que la consommation d'alcool au cours des 12 derniers mois est en lien avec l'ensemble des facteurs composant le capital délinquant (trafic et participation à des échanges de stupéfiants), le capital individuel (agressivité, stress, déprime et adhésion à la religion) et aussi le capital social (cohésion sociale et environnement criminel). Le capital familial, et plus précisément la supervision parentale, paraît aussi influencer la propension à la consommation éthylique.

Pour sa part, la consommation de marijuana paraît influencée par la totalité des facteurs composant le capital délinquant (participation au trafic et à l'échange de stupéfiants), le capital social (cohésion sociale, contrôle informel et environnement criminogène) et le capital individuel (agressivité, stress, déprime, participation à des activités, adhésion à la religion). Aussi, de même que pour l'alcool, on constate que le capital familial, et plus précisément la supervision parentale, influence la consommation de marijuana en la limitant.

La consommation de drogues dures paraît, quant à elle, influencée principalement par l'ensemble des facteurs liés au capital délinquant (participation au trafic et à des échanges de stupéfiants), suivis de quelques facteurs composant le capital individuel (agressivité, déprime, participation à des activités, adhésion à la religion). La cohésion sociale et un environnement criminogène composant en partie le capital social s'avèrent également jouer un rôle dans la plus ou moins grande consommation de drogues dures.

La propension à la délinquance paraît influencée par tous les facteurs du capital délinquant (trafic et participation à des échanges de stupéfiants), mais aussi deux facteurs définissant le capital social (la cohésion sociale et un environnement criminogène) et deux facteurs composant le capital individuel (l'agressivité et l'état de déprime). Du côté du capital familial, seul l'attachement paraît jouer un rôle dans la propension à la délinquance.

Ainsi, plus les jeunes perçoivent des risques de trafic et la présence d'activités d'échanges de stupéfiants dans leur quartier plus leur consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures augmente. On peut ici faire l'hypothèse que, au moins pour une part, « l'occasion crée le larron » La consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures maintiennent cette tendance également dans les quartiers où la cohésion sociale est moindre, et la présence d'un environnement criminogène se fait sentir. Également, plus l'agressivité et la déprime augmentent chez les jeunes plus la fréquence de leur consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures aurait tendance à augmenter. Et, plus le degré d'investissement dans des activités et l'importance accordée aux rites religieux diminuent, plus la consommation de marijuana et de drogues augmente en fréquence. La relation entre l'adhésion à la religion et la consommation d'alcool se dessine dans le même sens. Dans tous ces cas, évidemment, se pose la question de la poule ou de l'œuf.

Enfin, moins il y aurait de supervision parentale et plus le niveau de stress du jeune progresserait plus la fréquence de consommation d'alcool et de marijuana s'accentue.

Les troubles de comportement paraissent de leur côté influencés encore une fois par l'ensemble des facteurs composant le capital délinquant (trafic et participation à des échanges de stupéfiants), des facteurs rattachés au capital individuel (estime de soi, agressivité, déprime, adhésion à la religion). La présence d'un environnement criminogène paraît également influencer la manifestation de troubles de comportement.

En somme, des facteurs tels la participation au trafic ou à des échanges de stupéfiants, un environnement criminogène, l'état de déprime de même que la manifestation de comportements agressifs se révèlent en lien avec l'ensemble des variables définissant la consommation et la délinquance.

Pour leur part, la cohésion sociale du quartier et l'adhésion à la religion influenceraient positivement l'ensemble des dimensions définissant la consommation de même que la manifestation de comportements de délinquance et de troubles de comportement, faisant que ces comportements ne se développent pas ou peu. La participation à des activités influencerait de la même façon la consommation de marijuana et de drogues dures. La supervision parentale de même que le stress paraissent de leur côté corrélés positivement avec la consommation d'alcool et de marijuana. Finalement, l'attachement familial n'influencerait pas une plus ou moins grande propension à la délinquance alors que l'estime de soi n'agirait que sur la manifestation de troubles de comportement et la présence de contrôle informel dans le quartier influencerait uniquement sur la consommation de marijuana.

Les résultats obtenus en ce qui concerne le capital familial sont particulièrement surprenants. Alors que cette dimension du capital familial se révèle être particulièrement influente dans les écrits, elle ne ressort pas dans nos analyses, comme nous l'avions dès lors envisagé. Nous attribuons cet état de fait aux limites imposées par l'utilisation d'une banque de données constituée initialement à d'autres fins que celles visées dans notre étude et dans laquelle les facteurs liés au capital familial, identifiés dans les écrits, n'étaient pas tous présents. Seuls l'attachement familial et la supervision parentale ont pu être considérés. Notons en outre que les questions incluses dans la composition des échelles servant à mesurer ces deux facteurs ne couvrent pas de façon exhaustive les éléments qui les composent dans les écrits.

Le capital délinquant (constitué ici de la participation au trafic et à l'échange de stupéfiants), le capital individuel (composé de l'agressivité, du stress, de l'état de déprime et de l'adhésion à la religion), le capital social (comprenant la cohésion sociale et un environnement criminogène) et le manque de supervision parentale paraissent aussi influencer la propension à la consommation éthylique.

Pour sa part, la consommation de marijuana serait influencée par la totalité des facteurs composant le capital délinquant (trafic et participation à des échanges de stupéfiants), le capital social (cohésion sociale, contrôle informel et présence d'un environnement criminogène) et le capital individuel (agressivité, stress, déprime, participation à des activités et adhésion à la religion).

Comme pour l'alcool, on constate que la supervision parentale influence la consommation de marijuana.

La consommation de drogues dures s'avère quant à elle influencée principalement par l'ensemble des facteurs reliés au capital délinquant (participation au trafic et à des échanges de stupéfiants) suivi de quelques facteurs composant le capital individuel (agressivité, déprime, participation à des activités et adhésion à la religion). La cohésion sociale et la présence d'un environnement criminogène compris dans le capital social joueraient également un rôle dans la plus ou moins grande consommation de drogues dures.

Tableau 18 : Corrélations entre consommation d'alcool et de drogues, propension à la délinquance et aux troubles de comportement et capital social, familial, individuel et délinquant.

	CAPITAL FAMILIAL		CAPITAL SOCIAL			CAPIT AL DÉLIN QUANT	
CONSUMMATION	Attachement familial	Supervision familiale	Cohésion sociale	Contrôle informel	Environnement criminogène	Importance de l'implication au niveau du trafic	Participation à des échanges de stupéfiants
Alcool	0,695 (NS)	0,022**	0,039**	0,822 (NS)	0,000***	0,000** *	0,000***
Marijuana	0,647 (NS)	0,085*	0,004**	0,012**	0,000***	0,000** *	0,000***
Drogues dures	0,859 (NS)	0,111 (NS)	0,027**	0,113 (NS)	0,000***	0,000** *	0,000***
DÉLINQUANCE							
Propension à la délinquance	0,074*	0,414 (NS)	0,066*	0,363 (NS)	0,000***	0,000** *	0,000***
Troubles de comportement	0,311 (NS)	0,705 (NS)	0,228 (NS)	0,514 (NS)	0,000***	0,000** *	0,000***
	CAPITAL INDIVIDUEL						
CONSUMMATION	Estime de soi	Agressivité	Stress	Participation à des activités	Adhésion à la religion	État de déprime	
Alcool	0,852 (NS)	0,000***	0,000***	0,924 (NS)	0,000***	0,000** *	
Marijuana	0,318 (NS)	0,000***	0,083*	0,017**	0,000***	0,000** *	
Drogues dures	0,551 (NS)	0,030**	0,183 (NS)	0,049**	0,000***	0,006** *	
DÉLINQUANCE							
Propension à la délinquance	0,796 (NS)	0,000***	0,544 (NS)	0,598 (NS)	0,357 (NS)	0,069** *	
Troubles de comportement	0,035**	0,000***	0,332 (NS)	0,381 (NS)	0,001**	0,002** *	

Légende: [0,00] : ***

]0,00 - 0,05] : **

] 0,05 - 0,10] : *

NS : non significatif

De son côté, la propension à la délinquance paraît influencée par tous les facteurs composant le capital délinquant (trafic et participation à des échanges de stupéfiants), deux facteurs définissant le capital social (la cohésion sociale et un environnement criminogène) agissant en sens inverse et deux facteurs composant le capital individuel (l'agressivité et l'état de déprime). Se rapportant au capital familial, seul l'attachement paraît y jouer un rôle.

Les troubles de comportement paraissent de même influencés par l'ensemble des facteurs composant le capital délinquant (trafic et participation à des échanges de stupéfiants), à tous les des facteurs rattachés au capital individuel (estime de soi, agressivité, déprime et adhésion à la religion) à l'exclusion de la participation à des activités. La présence d'un environnement criminogène semble également influencer la présence de troubles de comportement.

3.6 Prédiction de la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures, de la propension à la délinquance et aux troubles de comportements par les dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant

Comme mentionné précédemment, certains facteurs ont été exclus, dès le départ, des analyses puisque ces derniers ne montraient pas de corrélations avec les variables dépendantes étudiées. Ils n'ont donc pas été retenus dans les modèles explicatifs qui serviront aux analyses subséquentes. En ce qui concerne la consommation d'alcool, il s'agit de l'attachement parental, de l'estime de soi, de la participation à des activités et du contrôle informel dans le quartier. Pour la consommation de marijuana, les facteurs exclus sont l'attachement parental et l'estime de soi. Les résultats montrent également une absence de corrélation entre l'attachement parental, la supervision parentale, l'estime de soi, le stress et le contrôle informel dans le quartier et la consommation de drogues dures. La supervision parentale, l'estime de soi, le stress, la participation à des activités, l'adhésion à la religion et le contrôle informel dans le quartier ne présentent aucune corrélation significative avec la propension à la délinquance. Quant aux troubles de comportement, ils ne corrélaient pas de façon significative avec les facteurs composant le capital familial soit l'attachement et la supervision parentale de même qu'avec le stress, la participation à des activités, la cohésion sociale et le contrôle informel.

Parmi les quatre dimensions à l'étude, on constate que le capital délinquant, le capital social et le capital individuel contribuent à prédire la consommation d'alcool au cours des 12 derniers mois précédant l'étude avec des pourcentages de variance expliquée respective de 26%, 12% et 11%. Le capital familial pour sa part ne contribue pas à la prédiction de la consommation éthylique. Dans le capital délinquant, le plus marquant est la participation à des échanges de stupéfiants alors que pour le capital social, le facteur déterminant est la présence d'un environnement criminogène d'où proviennent les élèves interrogés. S'agissant du capital individuel, l'adhésion à la religion se révèle un facteur prédictif important. Il est suivi de l'agressivité.

Pour ce qui est de la consommation de marijuana, les dimensions prédictives sont le capital délinquant qui, à lui seul explique 62% de la variance, le capital social (16%), le capital individuel (10%) et, dans une proportion quasi nulle, le capital familial (1%). La participation à des échanges de stupéfiants est un facteur prédictif important s'agissant du capital délinquant. La présence d'un environnement criminogène ressort fortement dans la dimension du capital social alors qu'en ce qui a trait au capital individuel, l'adhésion à la religion est le facteur qui prédit le plus clairement l'absence de consommation de marijuana. La supervision parentale est le seul facteur composant le capital familial qui contribue à prédire de la consommation de marijuana.

Les dimensions qui prédisent la consommation de drogues dures sont le capital délinquant (qui explique 18% de la variance), le capital social (7%) et le capital individuel (5%). Le capital familial ne figure pas parmi des les dimensions prédictives de ce type de consommation. Dans le capital délinquant, le facteur le plus contributif est la participation à des échanges de stupéfiants alors que pour le capital social, il s'agit de la présence d'un environnement criminogène. L'adhésion à la religion est encore ici le facteur prédictif le plus important de la dimension du capital individuel.

On constate par ailleurs que la propension à la délinquance est davantage prédite par le capital délinquant (15% de la variance expliquée) suivi du capital individuel (9%) et du capital social (6%). Les facteurs composant le capital familial ne participent pas ici non plus à la prédiction. Dans le capital délinquant, l'implication dans le trafic est le facteur le plus prédictif suivi de près par la participation à des échanges de stupéfiants alors que le seul facteur se rattachant au capital individuel pour ce qui est de prédire la délinquance est l'agressivité. La présence d'un environnement criminogène est, pour sa part, le facteur de la dimension du capital social le plus contributif à la prédiction de la délinquance.

La présence de troubles de comportement est prédite par le capital individuel, le capital délinquant et le capital social. Le capital familial ne participe pas à cette prédiction. L'agressivité est un important facteur prédictif parmi se rattachant à la dimension du capital individuel. La participation à des échanges de stupéfiants ressort pour ce qui est du capital délinquant alors que le seul facteur prédictif associé au capital social est la présence d'un environnement criminogène.

Le tableau 19 résume l'ensemble des éléments de prédiction de la consommation d'alcool, de cannabis, et de drogues dures, et de la propension à la délinquance et aux troubles de comportement.

Tableau 19 : Prédiction de la consommation d'alcool, de cannabis, de drogues dures, de la propension à la délinquance et aux troubles de comportement par les dimensions du capital social, familial, individuel et délinquant et leurs composantes

Dimensions	Variables	Consommation des substances		Drogues dures (Bêta / Sig)	Délinquance	
		Alcool (Bêta / Sig)	Marijuana (Bêta / Sig)		Propension à la délinquance (Bêta / Sig)	Troubles de comportements (Bêta / Sig)
Capital familial	R² et sig	0,02 sig:0,128	0,005 sig:0,028	---	0,002 sig:0,187	---
	Attachement parental	---	---	---	0,042 0,187 (NS)	---
	Supervision parentale	0,049 0,128 (NS)	0,070 0,028 (NS)	---	---	---
Capital individuel	R² et sig	0,112 ***	0,095 ***	0,052 ***	0,085 ***	0,109 ***
	Estime de soi	---	---	---	---	0,008 0,824 (NS)
	Agressivité	0,169 0,000 ***	0,132 0,000 ***	0,094 0,004 **	0,290 0,000 ***	0,286 0,000 ***
	Stress	0,012 0,748 (NS)	0,008 0,820 (NS)	---	---	---
	Participation à des activités	---	0,006 0,855 (NS)	0,059 0,060 *	---	---
	Religion	0,241 0,000 ***	0,229 0,000 ***	0,167 0,000 ***	---	0,127 0,000 ***
	État de déprime	0,095 0,009 **	0,121 0,001 **	0,057 0,08 *	0,006 0,859 (NS)	0,033 0,34 (NS)
Capital social	R² et sig	0,116 ***	0,160 ***	0,071 ***	0,061 ***	0,039 ***
	Cohésion sociale	0,039 0,227 (NS)	0,054 0,103 (NS)	0,086 0,009 **	0,070 0,035 **	---
	Contrôle informel dans le quartier	---	0,036 0,233 (NS)	---	---	---
	Environnement criminogène	0,335 0,000 ***	0,386 0,000 ***	0,244 0,000 ***	0,230 0,000 ***	0,199 0,000 ***
Capital délinquant	R² et sig	0,264 ***	0,618 ***	0,183 ***	0,145 ***	0,075 ***
	Risques réels de trafic	0,097 0,001 **	0,116 0,000 ***	0,179 0,000 ***	0,289 0,000 ***	0,130 0,000 ***
	Participation à des échanges de stupéfiants	0,487 0,000 ***	0,756 0,000 ***	0,356 0,000 ***	0,200 0,000 ***	0,218 0,000 ***

Légende :

[0,00] : ***

]0,00-0,05] : **

]0,05-0,10] : *

--- : Facteurs exclus suite aux analyses préliminaires, ces derniers étant non significatifs dans les analyses de corrélation réalisées dans un premier temps

NS : Variables non significatives

On en retiendra que le capital social prédit davantage la consommation de marijuana que la consommation d'alcool et de drogues dures suivies par la propension à la délinquance et aux troubles de comportement.

Le capital familial quant à lui prédit seulement la consommation de marijuana. Ainsi, plus le degré de supervision parentale diminue plus la fréquence de consommation de marijuana augmente.

Le capital individuel de son côté produit un impact plus important sur la consommation d'alcool et les troubles de comportement suivi de la consommation de marijuana, de la propension à la délinquance et de la consommation de drogues dures. En d'autres mots, plus le capital individuel est affecté négativement, plus la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures de même que la propension à la délinquance et aux troubles de comportement sera importante.

Finalement, le capital délinquant influence davantage la consommation de marijuana suivie de la consommation éthylique et celle de drogues dures. Son influence se fait ressentir également, mais dans une proportion moindre, sur la propension à la délinquance et les troubles de comportement.

CONCLUSION

Tous les auteurs consultés s'accordent pour dire que la relation entre l'alcool, les drogues et la violence est complexe à comprendre, et ce, particulièrement chez les jeunes (Parker et Auerhahn, 1998, Cousineau, Brochu et Schneeberger, 2000;) et qu'il faut s'intéresser non seulement à l'aspect pharmacologique, mais également au contexte social dans lequel le jeune évolue, et chercher à cerner comment ce contexte social favorise la manifestation de comportements violents (Parker et Auerhahn, 1998). Pour Brochu (1995), il ne faut pas seulement s'intéresser à l'état d'intoxication pour expliquer l'expression de l'agressivité. Le produit consommé, l'individu et le contexte de consommation doivent être pris en considération dans l'explication. Notre étude s'inscrit dans cette volonté de chercher à considérer le jeune dans son ensemble en s'intéressant à son capital social, familial, individuel, et délinquant afin d'expliquer la relation drogue-crime, C'est par le biais d'une méthodologie quantitative reposant sur un questionnaire permettant de récolter des données auto révélées par les jeunes fréquentant le milieu scolaire secondaire de la grande région Montréalaise que cette étude a été rendue possible.

Dans un premier temps, en réalisant une recension des écrits, nous avons identifié les principaux éléments qui devraient composer les dimensions à l'étude (la consommation d'alcool, la consommation de marijuana, la consommation de drogues dures, la propension à la délinquance, la propension aux troubles de comportement, le capital social, le capital familial, le capital individuel et le capital délinquant). Nous avons ensuite relevé les éléments trouvés dans les écrits qui se trouvaient dans nos données. L'instrument de collecte des données n'ayant pas été spécifiquement conçu pour répondre à notre problématique de recherche, nous savions d'entrée de jeu qu'une partie des éléments identifiés dans les écrits ne s'y retrouveraient pas. Néanmoins, nous avons jugé que nous avions suffisamment d'éléments pour pouvoir explorer la problématique telle que nous l'avions posée. Par contre, les limites qui se posaient à nous font en sorte que nous présentons cette étude comme étant exploratoire.

À partir des données à notre disposition, nous avons construit des échelles de mesure permettant de rendre compte, au mieux, des différents facteurs préalablement identifiés dans la recension d'écrits. En raison des limites imposées par notre banque de données et pour des raisons de consistance interne des échelles de mesure, la liste des facteurs qui ont été retenus pour l'étude a été considérablement réduite. Conséquemment, la contribution du capital familial, qui est la dimension la plus abordée par les auteurs nous ayant précédée, ne ressort pas dans nos analyses tel qu'anticipé. Ceci est probablement dû au fait que nos données ne nous permettaient pas de mesurer de façon exhaustive les deux plus importants facteurs de cette dimension, à savoir l'attachement familial et la supervision parentale.

Dans un second temps, nous avons vérifié l'existence de relations significatives, d'une part entre les variables à expliquer (la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures et la propension à la délinquance et aux troubles de comportement) et, d'autre part entre les variables à expliquer et les variables explicatives (le capital social, le capital familial, le capital individuel et le capital délinquant). En accord avec les nombreux écrits consultés sur le sujet (Guy, Smith et Bentler, 1994 ; Scott Beman, 1995 ; Brochu, 1995 ; Brochu et Brunelle, 1997 ; Cousineau, Brochu et Schneeberger, 2000 ; Brochu et Schneeberger, 2001 ; Casavant, L. et Collin, C., 2001 ; Pernanen, Cousineau, Brochu, Sun, 2002 ; Laventure, Déry et Pauzé, 2006), nous avons constaté l'existence de relations significatives entre la consommation de substances (alcool, marijuana et drogues dures) et la propension à la délinquance et aux troubles de comportement. Toutefois, il faut bien noter que ces relations ne touchent qu'un petit nombre des élèves du secondaire participant à notre étude, comme ce fût le cas dans d'autres études. En effet, tout comme dans les études de Paquin (1994) et de Guyon et Desjardins (2002), les jeunes de notre échantillon ne consommaient que très rarement de façon problématique, et ce, peu importe la substance. De plus, la grande majorité de notre échantillon (80%) ne présentait aucune propension à la délinquance alors qu'un peu plus de la moitié des jeunes de notre échantillon (56%) vivaient des troubles de comportement.

Ces résultats ne sont pas étonnants compte tenu du fait que les jeunes participant à l'étude sont des écoliers et que la manifestation de tels comportements n'est pas compatible avec le cheminement scolaire. En effet, selon Paquin (1994), la surconsommation de psychotropes conduirait à une baisse des aspirations académiques, à des résultats scolaires moins intéressants et à une hausse de l'absentéisme et, éventuellement, au décrochage scolaire. Janosz, Le Blanc et Boulerice (1998) abondent dans le même sens en rapportant qu'il existe une relation prédictive entre l'adoption de comportements déviants et le décrochage scolaire. Cependant, la consommation de psychotropes jouerait un plus grand rôle que la délinquance, lorsque les deux sont considérés simultanément.

Contrairement à ce que nous nous attendions, le capital familial présente très peu de relations significatives avec les deux types de comportements à expliquer à savoir la consommation de psychotropes, quelle que soit la substance considérée, et la propension à la délinquance et aux troubles de comportement. En fait, l'attachement familial présente seulement une relation significative avec la propension à la délinquance alors que la supervision familiale affiche des relations significatives avec la consommation d'alcool et de marijuana. Plusieurs auteurs s'accordent pour dire que la supervision et l'attachement sont les plus puissants facteurs de protection contre les comportements déviants tels la consommation d'alcool et de drogues et la délinquance (Barber et Olsen (1997) ; Herman, Dornbush, Herron et Herting (1997) ; Barrera, Biglan, Ary et Li (2001). Pour Claes et Lacourse (2001), notamment, la supervision diminue la manifestation de comportements déviants alors que la tolérance ou l'absence de supervision contribue à son augmentation. Pour ces auteurs, la qualité de l'attachement familial garantit la supervision. Nos résultats sont partiellement en accord avec les écrits recensés.

Alors que l'attachement et la supervision familiale sont généralement reliés à la manifestation de comportements déviants, nos données varient en fonction du type de consommation et du type de comportements déviants. Ainsi, la consommation de drogues dures de même que la propension aux troubles de comportement ne paraissent pas, dans nos analyses, présenter de lien avec l'un ou l'autre des deux principaux facteurs composant le capital familial, comme nous aurions pu nous en attendre. Nos résultats sont probablement affectés par la constitution des échelles de mesure constituant la mesure de ces deux facteurs.

En ce qui concerne le capital social, on constate que la cohésion sociale et la présence d'un environnement criminogène, qui en sont deux facteurs associés, présentent des relations significatives avec l'ensemble des variables reliées à la consommation : ainsi, plus le quartier paraît cohésif et de qualité, moins il y aurait de consommation de substances psychoactives chez les jeunes qui y résident. À l'inverse, la présence d'un environnement criminogène est reliée significativement avec la propension à la délinquance et aux troubles de comportement. Finalement la cohésion sociale du quartier est seulement associée de façon significative à la propension à la délinquance en l'empêchant. De même, le contrôle informel est aussi associé significativement à un seul comportement à l'étude soit la consommation de marijuana, encore ici en l'empêchant ou, du moins, en la réduisant. L'étude de Portes (1998) soutient que la solidarité et la cohésion sociale favorisent le maintien d'un certain contrôle au sein d'une communauté par le biais de la confiance envers autrui et de l'engagement psychologique des citoyens envers leur communauté rendant ainsi toute autre forme de contrôle non nécessaire. Pour Le Blanc (1994b) et Catalano et Hawkins (1996), le développement d'une forte cohésion sociale affecte les comportements en créant un contrôle informel sur les comportements futurs. Ce contrôle inhiberait les comportements déviants en favorisant la volonté des citoyens de respecter les normes et valeurs de leur communauté. Ainsi, le niveau de délinquance observé dans un environnement dépendrait grandement du niveau de contraintes sociales exercé sur le jeune, et ensuite de la qualité du lien social développé (Le blanc, 1994a). En définitive, la qualité du lien entretenu par le jeune avec sa communauté déterminerait le potentiel d'emprise des contraintes sociales sur lui. Le contrôle informel ne ressort pas dans nos analyses bien qu'il semble lié, du moins, à la cohésion sociale. Ceci est probablement dû également à la composition de notre échelle de mesure.

Tous les facteurs composant le capital délinquant présentent des relations significatives avec tous les comportements à l'étude, l'exposition à un environnement à risque et l'implication dans des activités déviantes telles le trafic de stupéfiants, plus spécialement. Ainsi, plus le jeune évolue dans un environnement à risque et plus il participe à des activités en lien avec les stupéfiants plus sa consommation de substances et sa propension à la délinquance et aux troubles de comportement se manifestent. Généralement, les individus socialisent et interagissent avec des gens de leur environnement immédiat en construisant un réseau de relations avec leur voisinage (Forrest et Kearns, 2001). Comme dans d'autres études (Le blanc, 1994a; Simons, Johnson, Beaman, Conger et Whitbeck, 1996), les jeunes de notre échantillon qui proviennent de quartiers à risque se révèlent plus enclins que d'autres à s'associer à des pairs délinquants.

De fait, le plus fort prédicteur de la consommation de substances et de la criminalité recensé dans les écrits est l'affiliation à des pairs délinquants (Elliot, Huizinga et Ageton, 1985 ; Elliot et Menard, 1996 ; Thornberry et Khron, 1997 ; Matsueda et Anderson, 1998) par le biais d'un processus d'apprentissage, d'observation et de renforcement. Nos observations vont dans le même sens, c'est-à-dire que l'exposition à des activités de trafic et la participation à des échanges de stupéfiants impliquent le côtoiement ou la fréquentation de pairs déviants favorables à la manifestation de comportements déviants tels la consommation de substances psychoactives et la manifestation de comportements délinquants et de troubles de comportement.

Dans la sphère du capital individuel, l'agressivité et l'état de déprime sont corrélés avec tous les comportements à l'étude. L'agressivité reliée à la consommation de substances psychoactives et aux comportements déviants est un aspect qui a été souvent étudié par les auteurs. Tout comme les résultats obtenus par plusieurs (Brochu et Brunelle, 1997 ; Parker et Auerhahn, 1998 ; Brochu, Cournoyer, Motiuk et Pernanen, 1999 ; Cousineau, Brochu et Schneeberger, 2000 ; Brochu, 2001 ; Pernanen, Cousineau, Brochu, Sun, 2002), nos données révèlent un lien significatif entre la consommation d'alcool et l'agressivité. Le même lien se constate aussi, dans notre étude, entre l'usage de cannabis et de drogues dures et les comportements agressifs révélés par nos répondants. Ce résultat est en accord avec le modèle psychopharmacologique de Goldstein (1985) dans lequel la substance consommée agirait sur des zones spécifiques du cerveau où se situeraient les centres de l'agressivité et de l'impulsivité produisant une certaine inhibition qui facilite l'expression de gestes de violence. Les intervenants rencontrés en groupes de discussion par Cousineau, Brochu et Schneeberger (2000) affirment avoir souvent observé que la consommation de substances psychoactives pouvait décupler le niveau d'agressivité d'un jeune ou encore augmenter le sentiment de déprime d'un autre.

L'adhésion à la religion est un facteur qui ressort à plusieurs reprises de nos analyses comme étant significatif. Selon Thorlindsson et Bernburg (2004), la religion fournirait un contexte social favorable à l'établissement de forts liens sociaux, émotionnels et psychologiques diminuant ainsi la probabilité de manifester des comportements déviants. Dans le même ordre d'idées, la théorie du contrôle social de Hirschi (1969) vient appuyer nos résultats qui font apparaître l'adhésion à la religion comme un facteur de protection pour tous les comportements déviants à l'étude. L'attachement aux autres, développé à travers l'établissement de forts liens sociaux, paraît aussi contribuer à restreindre la délinquance. On peut ici faire l'hypothèse que ceci se produirait en raison des pertes sociales envisagées et de la crainte de décevoir des personnes significatives.

Finalement, nous avons inclus les facteurs préalablement identifiés dans des analyses de régression afin de déterminer quelles seraient les variables qui prédisent le mieux la consommation de substances (alcool, marijuana, drogues dures) et la propension à la délinquance et aux troubles de comportement. Le capital délinquant est la dimension qui est apparue la plus clairement prédictive des différents comportements à expliquer, sauf pour ce qui est de la présence de troubles de comportement qui est mieux prédit par le capital individuel. Quatre facteurs prédisent l'ensemble des comportements étudiés à savoir : l'agressivité, la présence d'un environnement criminogène, l'implication dans le trafic et la participation à des échanges de stupéfiants.

Nos résultats s'inscrivent dans la lignée du modèle intégratif de Brochu (1995 : 121) où l'environnement « offre un certain nombre de facilités et de difficultés aux individus qui se présentent sous des formes diverses et qui entraînent des effets variables ». Pour notre part, nous attribuons les effets variables constatés par Brochu (199) aux systèmes dans lesquels évoluent les jeunes (famille, école, quartier...) qui peuvent contribuer soit à protéger ou à exacerber l'adoption de comportements déviants. Nos résultats concordent également avec ceux obtenus récemment par Roché, Astor et Depuiset (2008), voulant que l'environnement (le type d'habitat, l'indice de précarité, les désordres autour du logement, la catégorie socioprofessionnelle des parents, le nombre de copains ayant eu affaire avec la police, l'insertion scolaire et les normes sociales) plus que la famille explique la propension à la délinquance.

En somme, nul doute que la consommation de substances psychoactives et la propension à la délinquance et aux troubles de comportement sont des comportements présents au sein de la population juvénile. Les modèles explicatifs généralement utilisés pour expliquer les comportements déviants à l'étude ne produisent pas de résultats probants en ce qui concerne les jeunes et plus particulièrement les écoliers. Notre modèle d'explication semble prometteur à cet égard, surtout s'agissant du capital délinquant, et ce, en dépit des limites imposées par notre banque de données. Cette étude voulait être éclairante et servir de prémisse pour de nouvelles études sur le sujet. À la lumière des résultats obtenus, il semble que l'explication de la cooccurrence de la consommation de substances psychoactives et de la propension à la délinquance et aux troubles de comportement soit multifactorielle. Les principaux facteurs contributifs sont ceux composant le capital délinquant (importance de l'implication dans le trafic de stupéfiants et participation à des échanges de stupéfiants) pour la consommation d'alcool, de marijuana et de drogues dures de même que pour la propension à la délinquance alors les troubles de comportement paraissent davantage expliqués par des facteurs composant le capital individuel (agressivité et adhésion à la religion) agissant en sens inverse.

Nous croyons toujours que la combinaison des dimensions du capital social, du capital familial, du capital individuel et du capital délinquant est une voie d'explication prometteuse de la relation drogue-délinquance et espérons que d'autres chercheurs s'y intéressent. Dans l'éventualité où une telle étude devrait être approfondie, il serait souhaitable qu'un questionnaire soit spécifiquement conçu à cet effet et tienne compte de l'ensemble des facteurs recensés dans les écrits qui rendent compte des dimensions à l'étude.

RÉFÉRENCES

- AKERS, R. L. (1985). Deviant behaviour: A social Learning Approach (3.ed). Belmont, California: Wadsworth.
- AGNEW, R. (1985). Social control theory and delinquency: a longitudinal test. Criminology 23(1):47-61.
- ARDELT, M., DAY, L. (2002). Parents, siblings, and peers: close social relationships and adolescent deviance. Journal of early adolescence, 22(3):310-349.
- BAHR, S. (1979). Family determinants and effects of deviance. In W. Burr, R. Hill, F. I. Nye, and I. Reiss. Contemporary Theories about the family. (pp.615-643). New York: Free press.
- BAKER, W. E. (1990).Market Networks and corporate behaviour. American Journal of Sociology, 96:589-625.
- BANDURA, A. (1977).Social learning theory. New York: Prentice-Hall.
- BARBER, B.K., OLSEN, A. (1997). Socialization in context: Connections, regulation, and autonomy in the family, school, neighborhood, and with peers. Journal of Adolescent research, 12:287-315.
- BARRÉ, M.D., RICHARD, D. et SENON, J-L. (1997). Délinquance et toxicomanie. Revue Documentaire Toxibase. 2, 1-16.
- BARRERA, M.Jr., BIGLAN, A., ARY, D. et LI, f. (2001). Replication of a Problem Behavior Model with American Indian, Hispanic, and Caucasian Youth. Journal of Early Adolescence, 21:133-157.
- BÉLANGER,A., LANCTÔT, N.(2005). La régulation familiale et les comportements violents à l'adolescence : existe-t-il des différences sexuelles? Criminologie, 38(2): 173-194.
- BENDA, B.B. (1999). Theoretical model with reciprocal effects of youthful. Crime and Drug Use Journal of Social Service Research.
- BOHRN, K et FENK, R. (2003). L'influence du groupe des pairs sur les usages de drogues. Psychotropes, 9(3-4) : 195-202.
- BORN, M. et THYS,P. (2001). Délinquance juvénile et famille. L'Harmattan.
- BOURDIEU, P. (1986). The forms of capital. In John G. Richardson (ed). Handbook of theory and research for the sociology of education. Greenwood press :241-260.
- BROCHU, S. (1994). Drogue et criminalité : un mythe ou une réalité? Recherche et intervention sur les substances psychoactives. Édition Louise Guyon.
- BROCHU, S.(1995). Drogue et criminalité. Une relation complexe. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- BROCHU, S. (1996). Les drogues et les questions criminelles : bilan de la recherche québécoise. Texte accepté pour la publication dans la Revue québécoise de santé mentale. (10-24)
- BROCHU, S. (1997). Drogues et criminalité : point de vue critique sur les idées véhiculées. Déviance et Société, 21 (3) : 303-314.
- BROCHU, S. (2001).La relation drogue-crime. Les presses de l'Université de Montréal.

- BROCHU, S. et BRUNELLE, N. (1997). Toxicomanie et délinquance : une question de style de vie?. Psychotropes, 3(4):107-125.
- BROCHU, S., COURNOYER, L-G., MOTIUK, L. et PERNANEN, K. (1999). Drogues, alcool et comportement criminel; profils chez les détenus sous responsabilité fédérale au Canada. Bulletin des stupéfiants. Volume (1 et 2) : 57-74.
- BROCHU, S., COUSINEAU, M-M. et SUN, F. (2004). Jeunes, drogues et violence : des liens à comprendre. Rapport final de recherche remis au Centre national de prévention du crime.
- BROCHU, S., SCHNEEBERGER, P. (2001). Drogues illicites et délinquance: regards sur les travaux nord-américains. Tendances, 17.
- BRODEUR, J-P. (1988). Droit, procédure pénale et technologie, In M. LeBlanc, P. Tremblay et A. Blumstein (éd.), Nouvelles technologies et justice pénale, Université de Montréal, Centre international de criminologie comparée.
- BRUNELLE, N., BROCHU, S., COUSINEAU M.-M. (2000). Drug-crime relations among drug-consuming juvenile delinquents: a tripartite model and more. Contemporary Drug Problems, 27: 835-866.
- BUBOLZ, M. M. (2001). Family as source, user, and builder of social capital. The Journal of Socio-Economics 30(2).
- CASAVANT, L., COLLIN, C.(2001). La consommation de drogues illicites et la criminalité : une relation complexe. Comité sénatorial spécial sur les drogues illicites. Bibliothèque du parlement.
- CATALANO, R.F., HAWKINS, J.D. (1996). The social development model: a theory of antisocial behaviour. In David Hawkins (ed.), Somme current theories of crime and deviance. Newberry Park, California: Sage.
- CERNKOVICH, S.A., GIORDANO, P.C. (1987). Family relationships and delinquency. Criminology 25(2):295-321.
- CHAPPLE, C.L.; HOPE T.L. et WHITEFORD, S.W. (2005). The direct and indirect effects of parental bonds, parental drug use, and self-control on adolescent substance use. Journal of child and adolescent substance abuse, 14(3): 17-38.
- CLAES, M., LACOURSE, E., ERCOLANI, A-P., PIERRO, A., LEONE, L. et PRESAGHI, F. (2005). Parenting, peer orientation, drug use, and antisocial behavior in late adolescence: a cross-national study. Journal of youth and adolescence 34(5):401-411.
- CLOUTIER, R., CHAMPOUX, L., JACQUES, C., et LANCOP, C. (1994). Nos ados et les autres. Études comparatives des adolescents des Centres jeunesse du Québec et des élèves du secondaire du Québec. Centre de recherche sur les services communautaires, Université de Laval.
- COLEMAN, J.S. (1990). Foundations of social theory. Cambridge (Mass.): Harvard University Press.
- COLLINS, J.J., HUBBARD, K.L., RACHAL, J.V. (1985). Expensive drug use and illegal income: a test of explanatory hypotheses. Criminology, 23(4):743-764.
- CONGER, R.D., RUETER, M.A. (1996). Siblings, parents, and peers: A longitudinal study of social influences in adolescent risk for alcohol use and abuse. In G.H. Brody (Ed.), Sibling relationships: Their causes and consequences, 1-30. Stamford, CT: Ablex.
- COUSINEAU, M-M., BROCHU, S., SCHNEEBERGER, P. (2000). Consommation de substances psychoactives et violence chez les jeunes. Comité permanent de lutte à la toxicomanie.

- COUSINEAU, M.-M.; BROCHU, S.; SUN, F.; HOUE, V., DUFOUR (2004). Jeunes, drogues et violence : des liens à comprendre. Rapport final de recherche remis au Centre national de prévention du crime.
- CROSNOE, R. (2000). Friendships in childhood and adolescence: The life course and new directions. Social Psychology Quarterly, 63:377-391.
- DARLING, N., STEINBERG, L. (1993). Parenting style as context: An integrative model. Psychological Bulletin, 113, 487-496.
- DISHION, T.J., MCMAHON, R.J. (1998). Parental Monitoring and the Prevention of Child and Adolescent Problem Behavior: A Conceptual and Empirical Formulation. Clinical Child and Family Psychology Review, 1(1): 61-75.
- DONOVAN, J.M., SOLDZ, S., KELLY, H.F., PENK, W.E. (1998). Four addictions: The MMPI and Discriminant Function Analysis. Journal of Addictive Diseases, 17(2):41-55.
- DOYLE, A.B., MARKIEWICZ, D. (2005). Parenting, marital conflict and adjustment from early-to mid-adolescence: mediated by adolescent attachment style? Journal of youth and adolescence, 34(2):97-110.
- DOWNS, W. R., ROSE, S.R. (1991). The Relationship of Adolescent Peer Groups to the Incidence of Psychosocial Problems. Adolescence 26(102): 473-492.
- EIDEN, R. D. (1999). Exposure to violence and behaviour problems during early childhood. Journal of Interpersonal Violence 14(12): 1299-1313.
- ELLIOT, D.S., HUIZINGA, D., AGETON, S.S. (1985). Explaining Delinquency and drug use. Beverly Hills, California: Sage.
- ELLIOT, D.S, MENARD, S. (1992). Delinquents friends and delinquent behaviour: temporal and developmental patterns. In David Hawkins J. (ed.), Somme current theories of crime and deviance. Newberry Park, California: Sage.
- ELLIOT, D.S, MENARD, S. (1996). Delinquents friends and delinquent behaviour: temporal and developmental patterns. In David Hawkins J. (ed.), Delinquency and crime: Current theories. Cambridge criminology series (pp.28-67). New York: Cambridge University Press.
- ELLIOT, D. S., WILSON, W.J., HUIZINGA, D., SAMPSON, R.J., ELLIOT, A., RANKIN, B. (1996). The Effects of Neighbourhood Disadvantage On Adolescent Developments. Journal of Research in Crime and Delinquency 33(4): 389-426.
- ELLICKSON, E.; BUI, K.; BELL, R., MCGUIGAN, K.A. (1998). Does early drug use increase the risk of dropping out of high school? Journal of drug issues, 28(2):357-380.
- ELLICKSON, P. L., MCGUIGAN, K.A. (2000). Early predictors of adolescent violence. American Journal of Public Health 90(4): 566-572.
- ENNETT, S. T., FLEWELLING, R.L., LINDROOTH, R.C., NORTON, E.C. (1997). School and Neighbourhood Characteristics Associated With School Rates of Alcohol, Cigarette, and Marijuana Use. Journal of Health and Social Behavior 38(1): 55-71.
- FLANNERY, D.J, WILLIAMS, L.L., VAZSONYI, A. (1999). Who are They With and What Are They Doing?: Delinquent Behavior, Substance Use, and Early Adolescents'After-School Time. American Journal of Orthopsychiatry. 69:247-253.
- FORD, J.A. (2005). Substance use, the social bond, and delinquency. Sociological inquiry, 75(1): 109-128.

- FORREST, R. et KEARN, A. (2001). Social Cohesion, Social Capital and the Neighbourhood. Urban Studies 38(12): 2125-2144.
- FRÉCHETTE, M. et LEBLANC, M. (1987). Délinquances et délinquants. Chicoutimi :Éditions Gaetan Morin.
- GORMAN-SMITH, D., TOLAN, D. (1998). Theory of exposure to community violence and development; problems among inner-city. Youth development and psychopathology 10:94-114.
- GOTTFREDSON, M.R, HIRSCHI, T. (1987). The methodological adequacy of longitudinal research on crime. Criminology 25(3):581-614.
- GOTTFREDSON, D.C., MC NEILL III, R.J., GOTTFREDSON, G.D. (1991). Social area influences on delinquency: a multilevel analysis. Journal of research in crime and delinquency 28(2):197-226.
- GOLDSTEIN, P. J. (1985). The Drugs/Violence Nexus: A Tripartite Conceptual Framework. Journal of Drug Issues, 15(4), 493-506.
- GOLDSTEIN, P.J., BROWNSTEIN, H.H., Ryan, P.J. (1992). Drug-related homicide in New-York: 1984 and 1988. Crime and delinquency 38(4): 422-443.
- GREENBERG, M., SIEGEL, J., LEITCH, C. (1983).The nature and importance of attachment relationships to parents and peers during adolescence. Journal of youth and Adolescence, 12:373-386.
- GUY, S. M., SMITH, G.M., BENTLER, P.M. (1994). The Influence of Adolescent Substance Use and Socialization on Deviant Behaviour in Young Adulthood. Criminal justice and Behaviour 21(2): 236-255.
- GUYON, L., DESJARDINS, L.(2004). L'alcool et les drogues chez les élèves québécois de 12 à 18 ans. In Les jeunes et les drogues : usages et dépendances. Les presses du l'Université de Laval. Pages1 à 38.
- HAGAN, J., MCCARTHY, B. (1998). La théorie du capital social et le renouveau du paradigme des tensions et des opportunités en criminologie sociologique. Sociologie et sociétés XXX(1).
- HAMMERSLEY, R., FORSYTH, A., MORISSON, V., DAVIE, J.B. (1989).The relationship between crime and opioid use. British Journal of Addiction, 84(9): 1029-1043.
- HARRISON, L.D., GFROERER, J. (1992). The Intersection of Drug Use and Criminal Behavior: Results from the National Household Survey on Drug Abuse,ç. Crime and Delinquency, 38(4):422-443.
- HELMUT, K.A., GERHARDS, J., ROMO, F.P. (1995).Forms of capital and social structure in cultural fields: examining Bourdieu's social topography. The American journal of sociology, 100(4):859-903.
- HENGGELE, S.W. (1989). Delinquency in Adolescence. Newbury Park: Sage.
- HERMAN, M.R., DORNBUSH, S.M, HERRON, M.C., HERTING, J.R. (1997). The influence of family regulation, connection and psychological autonomy on six measures of Adolescent functioning. Journal of Adolescent Research, 12:34-67.
- HIRSCHI, T. (1969). Causes of delinquency. Berkeley, CA: University of California Press.
- HIRSCHI, T., GOTTFREDSON, M.(1983).Age and the explanation of crime. American Journal of Sociology, 89:552-584.
- JANG, S.J. (2002). *The effects of family, school, peers, and attitudes on adolescents' drug use: do they vary with age?* Justice Quarterly 19(1):97-126.

- JANOSZ, M., LEBLANC, M. (1996). Pour une vision intégrative des facteurs reliés à l'abandon scolaire. Revue Canadienne de psycho-éducation, 25(1) :61-88.
- JANOSZ, M., LEBLANC, M., BOULERICE, B. (1998). Consommation de psychotropes et délinquance : de bons prédicteurs de l'abandon scolaire? Criminologie, 31(1):87-107.
- JENKINS, P.H. (1997). School delinquency and the school bond. Journal of research in crime and delinquency, 34(3):337-367.
- JESSOR, R., JESSOR, S.L. (1977). Problem behavior and psychological development: a longitudinal study of youth. New-York: academic Press.
- LAUB, J.H., SAMPSON, R.J.(1988). Unraveling Families and Delinquency: a reanalysis of the Gluecks' data. Criminology 26(3):355-379.
- LAVENTURE, M., DÉRY, M., PAUZÉ, R. (2006). Gravité de la consommation de psychotropes des adolescents ayant un trouble des conduites. Criminologie, 39(2) :165-188.
- LEBLANC, M. (1994). La conduite délinquante des adolescents et ses facteurs explicatifs. In Traité de criminologie empirique. Les presses de l'Université de Montréal, 49-87.
- LEBLANC, M., BOUTHILLIER, C. (2001). Formes de la régulation familiale et conduites déviantes chez les adolescents. Revue de psychoéducation et d'orientation, 30(2) :329-348.
- LEBLANC, M., OUMET, G. (1988). Système familial et conduite délinquante au cours de l'adolescence à Montréal en 1985. Revue québécoise de santé mentale XIII (2) : 119-134.
- LEBLANC, M., TREMBLAY, R. (1987). *Drogues illicites et activités délictueuses chez les adolescents de Montréal : épidémiologie et esquisse d'une politique sociale*. Psychotropes 3(3) : 57-72.
- LEFRANÇOIS, R. (1984). Cadre familial et délinquance. Service social 33(2) : 171-185.
- LIN, N. (1995). Les ressources sociales : une théorie du capital social. Revue française de sociologie, 36(4) :685-704.
- LOEBER, R., STOUTHAMER-LOEBER, M. (1986). Family factors as correlates and predictors of juvenile conduct problems and delinquency. In by Michael Tonry and Norval Morris. Crime and justice: an annual review of research, vol.7, 9, 29-149). Chicago: university of Chicago Press.
- LOURY, G.C. (1977). A dynamic theory of racial income differences. In Women, Minorities, and Employment Discrimination, ed. PA Wallace, AM La Mond, 153-186. Lexington, MA: Heath.
- MATSUEDA, R.L., ANDERSON, K. (1998). The dynamics of delinquent peer and delinquent Behaviour. Criminology 36(2):269-308.
- MÉNARD, S., HUIZINGA, D.(1989). Age, Period, and Cohort Size Effects on Self Reported Alcohol, Marijuana, and Polydrug Use : Results from National Youth Survey. Social Science Research, 18(2):174-194.
- O'KOON, J. (1997). Attachment to parents and peers in late adolescence and their relationship with self-image. Adolescence 32(126):471-482.
- OSGOOD, D.W. (1995). Drugs, Alcohol, and Adolescent Violence. Center for the Study and Prevention of Violence. Institute for Behavioral Sciences, University of Colorado.

- PAQUIN, P. (1994). Les jeunes, l'alcool et les drogues:valeurs, profiles, problèmes(91-102) in P. Brisson (Ed.), L'usage des drogues et la toxicomanie, vol.2. Boucherville : Gaëtan Morin.
- PARKER, R.N., AUERHAHN, K. (1998). Alcohol, drugs, and violence. Annual review of sociology, 24: 291-311.
- PATTERSON, G. (1980). Children who steal. In T. Hirschi and M. Gottfredson. Understanding Crime: Current Theory and Research. (pp.73-90) Beverly Hills, CA: Sage.
- PATTERSON, G.R., DISHION, T.J. (1985). Contributions of families and peers to delinquency. Criminology 23(1):63-69.
- PERNANEN, K., COUSINEAU, M-M., BROCHU, S., SUN, F. (2002). Proportions des crimes associés à l'alcool et aux autres drogues du Canada. Centre canadien de lutte contre l'alcoolisme et les toxicomanies.
- PETTIT, G.S., LAIRD, R.D., DODGE, K.A., BATES, J.E., CRISS, M.M. (2001). Antecedents and behavior-problem outcomes of parental monitoring and psychological control in early adolescence. Child Development, 72: 583-598.
- PLOURDE, C. et BROCHU, S. (2003). Les modèles conceptuels explicatifs de la relation entre la consommation d'alcool et des drogues illicites et la criminalité. L'intervenant 19 (3).
- PORTES, A. (1998). Social capital: its origins and applications in modern sociology. Annual Review of sociology, 24: 1-24.
- PUTNAM, R.D.(1993). The prosperous community : social capital and public life. American Prospect, 13 :35-42.
- PUTNAM, R.D. (1999). Le déclin du capital social aux Etats-Unis. Lien social et politiques, 41 : 13-22.
- RANKIN, J.H., WELLS, L. E. (1990). The effect of parental attachments and direct controls on delinquency. Journal of research in crime and delinquency 27 (2):140-165.
- RILEY, D., SHAW, M. (1985). Parental Supervision and Juvenile Delinquency. A home office research and planning unit report.
- ROCHÉ,S., ASTOR, S., DEPUSET, M-C. (2008).La famille explique-t-elle la délinquance des jeunes? Caisse d'allocation familiale, Dossier d'étude numéro 102, 115 pages.
- SANDEFUR, R.L., LAUMANN, E.O. (1998). A paradigm for social capital. Rationality and society, 10(4): 481-501.
- SCHIFF, M. (1992). Social capital, labor mobility, and welfare. Rationality and Society, 4(2), 157-175.
- SCHNEEBERGER, P., BROCHU, S. DION, M. (1995). Toxicomanie et mineurs judiciairisés: Recension des écrits, rapport no.1. Université de Montréal: Centre international de criminologie comparée.
- SCOTT BEMAN, D. (1995). Risk factors leading to adolescent substance abuse. Adolescence, 30 (117): 201-208.
- SHAW, C., MCKAY, H. (1942). Juvenile Delinquency and Urban Areas. Chicago:University of Chicago Press.

- SIMONS, R.L., JOHNSON, C., BEAMAN, J., CONGER, R.D., WHITBECK, L.B. (1996). Parents and peer group as mediators of the effects of community structure on adolescent problem behaviour. American Journal of Community Psychology, 24:145-171.
- SUN, F., COUSINEAU, M-M., BROCHU, S. (2004). Consommation de substances psychoactives et degré de gravité du crime. Canadian journal of criminology and criminal justice.
- SUTTHERLAND, E. (1947). Principles of Criminology. Fourth Editions. Philadelphia : J.B. Lippincott.
- THORLINDSON, T., BERNBURG, J.G. (2004). Durkheim's theory of social order and deviance: a multi-level test. European sociological review, 20 (4):271-285.
- THORNBERRY, T.P. (1987). Towards an interactional theory of delinquency. Criminology, 25(4):863-892.
- THORNBERRY, T.P., KROHN, M.D. (1997). Peers, drug use, and delinquency. In D.M. Stoff, J. Breiling et J.D. Maser (Eds.), Handbook of antisocial behaviour, 218-233. New York: Wiley.
- VITARO, F., BRENDGEN, M., TREMBLAY, R.E. (2000). Influence of deviant friends on delinquency: searching for moderator variables. Journal of abnormal child psychology, 28(4): 313-325.
- WARR, M. (2002). Companion in crime: The social Aspects of Criminal conduct. Cambridge: Cambridge University Press.
- WARR, M. (2005). Making delinquent friends: adult supervision and children's affiliations. Criminology, 43(1): 77-105.
- WARR, M. et STAFFORD, M. (1991). The influence of delinquent peers: what they think or what they do? Criminology 29(4): 851-866.
- WELLS, L. E., RANKIN J.H. (1986). Broken homes and juvenile delinquency: an empirical review. Criminal Justice Abstracts 17(2): 249-272.
- WELLS, L. E., RANKIN J.H. (1988). Direct parental controls and delinquency. Criminology 26(2): 263-285.
- WHITE, H.R. (1990). The Drug Use-Delinquency connection.. In R.A. Weisheit (Ed.), Drugs, Crime and the Criminal Justice System (pp.215-256), Cincinnati, OH, Anderson Publishing Co.
- WHITE, H.R., PANDINA, R.J., LAGRANGE, R.L. (1987). Longitudinal Predictors of Serious Substance Use and Delinquency. Criminology, 25(3):715-740.
- WILSON. (1991). Studying Inner-City Social Dislocations: The Challenge of Public Agenda Research. American Sociological Review, 56:1-14.
- WOOLCOCK, M. (1998). Social capital and economic development: toward a theoretical synthesis and policy framework. Theory and society, 27(2): 151-208.
- WONG, S.K. (2005). The effects of adolescent activities on delinquency: a differential involvement approach. Journal of youth and adolescence, 34(4): 321-333.
- WRIGHT, R.T., DECKER, S.H. (1994). Burglars on the job: Street life and residential break-ins. Boston: Northeastern University Press.
- WRIGHT, K.N., WRIGHT, K.E., WILSON, J. J. (1994). Family life, Delinquency, and Crime: a Policymaker's Guide. Research Summary.

ZOCCOLILLO, M., VITARO, F., et TREMBLAY, R.E. (1999). Problem drug and alcohol use in a community sample of adolescents. Journal of American Academy of Child and Adolescent Psychiatry, 38(7): 900-907.

ANNEXE A :

LES NOTIONS DU CAPITAL SOCIAL, FAMILIAL, INDIVIDUEL ET DÉLINQUANT

RETROUVÉES DANS LES ÉCRITS

LE CAPITAL FAMILIAL DANS LES ÉCRITS

Attachement familial (contrôle familial informel)

Identification aux parents (Vouloir ressembler à ses parents. Se sentir près de ses parents. Apprécier passer du temps seul avec ses parents.)

Communication positive avec les parents (Avoir de l'influence sur les décisions familiales. Être écouté et considéré par ses parents. Participer à des discussions importantes avec ses parents. Parler des ses émotions avec ses parents.)

Relations affectives harmonieuses et amour

Implication dans les activités familiales
(supervision des devoirs et leçons)

Entraide et support (Écoute des problèmes.)

Encouragement

Confiance et sécurité (Importance de ne pas mentir aux parents afin de garder leur confiance.)

Liens émotionnels (Facilité à établir une proximité émotionnelle et physique avec ses parents. Être confortable de dépendre de ses parents. Parler du futur avec ses parents. Se sentir accepté par ses parents.)

Rejet (Se sentir seul même en présence de sa famille. Conflits parents-enfant.)

Respect des parents

Style d'attachement (Juste, Distant, Sécurisant, Préoccupant.)

Habiletés parentales

Surveillance (Encadrement des parents sur le choix des activités lors des temps libres. Imposition d'une heure de retour au domicile familial. Encadrement des parents sur le choix des amis. Discuter avec les parents des amis. Mettre ses parents au courant de ses activités lorsqu'à l'extérieur du milieu familial. Temps passé à discuter avec les parents. Temps passé dans des activités avec ses parents. Contrôle des dépenses de la part des parents. Connaître les faits et gestes de ses enfants en tout temps. Connaître les gens et lieux fréquentés. Maintenir des contact téléphoniques constants. Travailler autour de la maison. Présence physique des parents. Supervision des activités après l'école.)

Supervision (contrôle familial direct)

Régulation familiale normative (Spécification des règles de conduites et des contraintes et des conséquences advenant une transgression. Guide des conduites acceptables imposées par les parents. Renforcer la conformité. Anticiper les conséquences de la transgression des règles de conduite. Se préoccuper de l'opinion qu'on leurs parents d'eux.)

Discipline (Imposition de sanctions positives ou négatives.)

Style de discipline (Sévère ou laxiste, Punitif, Fréquent, Cohérent ou incohérent, Juste ou conflictuel, Adéquat ou inadéquat, Confrontatif, Positif ie encouragement des bons comportements, Déviant.)

Gestes disciplinaires (Discuter, Frapper, Retirer des privilèges ou l'affection, Retrait, Ignorer les comportements, Crier, Remontrance, Langage ordurier.)

Style de supervision (Libérale, Permissive, Autoritaire, Laxiste, indifférente.)

	Contrôle psychologique des parents (Est-ce que vos parents vous punissent en vous disant que vous leur causez de la détresse?)
Type de famille	Famille démocratique Famille désengagée Famille matricentrique Famille patricentrique Famille de substitut Famille reconstituée Famille autocratique Famille permissive Famille intacte Famille monoparentale
Délinquance familiale	Fugue Frapper les parents Consommation des parents Modèle parental dysfonctionnel (Fréquence des disputes entre les parents. Fréquence de la consommation des parents.) Exposition à la violence domestique Déviance de la fratrie Attitudes déviantes des parents Criminalité ou déviance des parents
Liens familiaux	Réseaux d'échange et de communication Implication de chacun des membres d'une famille dans la vie familiale (Participation à des activités avec les parents, Temps consacré aux activités avec la fratrie, Proportion du temps passé à la maison par les parents au moment des repas.) Engagement de la famille (Importance d'être seul avec ses parents. Importance que ses parents croient qu'il fait bien les choses. Importance de partager des activités avec sa famille. Importance de pouvoir discuter avec ses parents. Importance que ses parents soient en mesure de le réconforter.)

Fonctionnement de la famille en tant que système

Relation les uns avec les autres
 Organisation au sein de la famille
 Croyances et valeurs du système familial

Cohésion familiale

Rapprochement émotionnel
 Qualité des liens
 Dépendance

 Support familial (les parents qui s'inquiètent pour leurs enfants, les parents qui s'intéressent à la vie scolaire de leurs enfants, les parents qui soulignent les bonnes actions de leurs enfants.)
 Niveau d'expression de l'affectivité
 Modes de communication

Conjugalité (qualité de vie du couple)

Activités communes des parents
 Marques d'affection entre les parents

Désorganisation familiale

Capacité à résoudre les problèmes familiaux
 Capacité à trouver plusieurs solutions aux problèmes rencontrés par la famille

Difficultés familiales

Désunion du foyer (Séparation, Divorce, Décès, famille monoparentale.)
Problèmes de santé mentale
Statut socioéconomique de la famille (Occupation d'emploi de prestige. Recevoir de l'assistance sociale.)
Atmosphère familiale (Climat tendu, Disputes, Querelles.)

Socialisation familiale

Processus socioculturel par lequel la famille fait intérioriser des normes, des valeurs, des aspirations, un langage et des conduites.

LE CAPITAL SOCIAL DANS LA LES ÉCRITS

Définition du capital social

L'ensemble des ressources actuelles ou potentielles liées à la possession d'un réseau stable de relations plus ou moins institutionnalisées de connaissances et de reconnaissances mutuelles. Ce réseau, en assurant à chacun de ses membres le soutien du capital possédé par l'ensemble du groupe.

Caractéristiques de l'organisation sociale qui facilite la coordination et la coopération pour le bénéfice commun.

Utilisation des ressources par l'intermédiaire de leur insertion dans des réseaux sociaux.

L'ensemble des ressources inhérentes dans une famille et dans l'organisation sociale d'une communauté et qui sont utiles pour le développement social et cognitif des jeunes personnes.

Réseau de relations sociales mise à contribution pour trouver des solutions à des problèmes.

Aspects de la vie collective qui rendent la communauté plus productive et permet la réalisation de certains objectifs qui lui seraient hors de portée.

Façon dont les individus organisent socialement leurs activités au cours de leur vie afin d'améliorer leur sort et d'atteindre des buts culturels.

Manière dont l'action individuelle bénéficie de l'accès et de l'utilisation de ces ressources.

Réseau de relations personnelles et sociales et les ressources qu'un individu peut mobiliser à travers son réseau.

La confiance que chaque participant entretient envers la contribution des autres.

Il s'incarne dans les relations humaines.

Degré de confiance déclaré à autrui

Éléments de base du capital social

Estime de soi positive (donner par les autres qui nous encouragent et nous servent de miroir).

Sentiment d'exercer un certain contrôle sur son environnement et les événements qui nous affectent.

Le degré de confiance en autrui (qui permet d'établir plus facilement des relations sociales et facilitent la collaboration).

Capacité de résilience des personnes et des communautés (être capable de retomber sur ses pieds en cas de coups durs).

Qualité et densité du réseau de relations sociales

Formes de capital social

La confiance mutuelle (Vertu sociale qui, en permettant aux personnes de s'organiser et de s'associer spontanément avec les autres.)

Les normes sociales effectives, obligations, attentes et sanctions. (Implique dans un groupe ou la confiance entre les membres est élevée, la réalisation des attentes d'une partie est garantie ou facilitée par l'obligation de l'autre partie de répondre à ces dernières. Les normes influencent les comportements et facilitent le contrôle social en réduisant le recours à des outils de contrôles formels plus coûteux.)

L'organisation volontaire

Canaux d'information (Valeur potentielle de l'information véhiculée par les relations sociales entre les individus. L'information est importante car elle fournit la base sur laquelle l'action peut s'appuyer et être mise en œuvre.)

Droits et contrôle

Relation avec l'autorité

Le savoir

La loyauté et les liens de solidarité (mécanisme par lequel une forme de capital social agit afin d'augmenter la capacité d'action de ces acteurs).

Fonction du capital social	Source de contrôle social Source de support familial Source de bénéfices à travers les réseaux sociaux
Indicateurs du capital social	Taux de vote Taux de lecture des journaux Taux de participation aux associations Taux participation à des organisations volontaires Ressources économiques des citoyens Niveau de satisfaction général à l'égard de la vie des citoyens Implication dans la communauté Confiance en autrui Habilités cognitives des citoyens Engagement psychologique des citoyens dans leur communauté
Avantages du capital social	Permet l'atteinte de certains objectifs Confiance et réciprocité Honnêteté Coopération Intégrité et synergie
Désavantages du capital social	Exclusion des étrangers Demandes excessives aux membres du groupe Restriction des libertés individuelles Diminution du niveau des normes
Théorie des ressources sociales	Repose sur l'idée que les individus utilisent des ressources par l'intermédiaire de leur insertion dans des réseaux sociaux. La possession de ces ressources ou le fait d'y avoir accès, permet aux agents d'atteindre leurs objectifs de survie ou de préservation de leurs acquis.
Définition du mot ressource	Des biens dont la valeur est déterminée socialement et dont la possession permet à l'individu de survivre ou de préserver des acquis.

Catégories de ressources**Ressources personnelles**

Ressources sociales (insérées dans un réseau, ce sont les ressources accessibles au travers des liens directs et indirects.)

Jugements normatifs sur les ressources qui sont pour la plupart temporaires et conditionnelles puisqu'elles ne sont pas la possession de l'individu.

Définition du mot valeur**LE CAPITAL DÉLINQUANT DANS LES ÉCRITS****Désorganisation sociale**

Privation socioéconomique (Revenus du ménage. Pourcentage de la population vivant en dessous du seuil de la pauvreté. Pourcentage de la population âgée d'au moins 18 ans sans diplôme secondaire. Taux de chômage.)

Mobilité résidentielle de la population (Pourcentage de la population qui change de résidence. Pourcentage de ménage à loyer.)

Structure familiale (Proportion de famille monoparentale).

Diversité culturelle

Diversité linguistique

Changements dans la structure du marché de l'emploi

Faible communication entre les voisins

Faible support institutionnel ou informel dans les processus de socialisation des familles

Pourcentage de la population de moins de 18 ans vivant avec d'autres que leurs deux parents

Pourcentage des hommes âgés de plus de 18 ans n'ayant jamais été marié

Pourcentage des hommes de plus de 18 ans divorcés

Faible attachement au voisinage

	<p>Concentration de la pauvreté</p> <p>Politiques d'habitation</p> <p>Faible niveau de consensus sur les normes</p> <p>Diversité de normes et des valeurs culturelles</p> <p>Absence dans la communauté de mécanismes de contrôle social</p> <p>Ressources institutionnelles limitées</p> <p>Faible niveau d'intégration sociale des familles</p> <p>Faible niveau de cohésion sociale dans le voisinage</p> <p>Solidarité sociale</p> <p>Présence d'activités informelles dans le voisinage</p> <p>Nombre de jeunes connus par leur nom dans le voisinage</p> <p>Connaissances des obligations sociales et volonté d'assister les autres</p> <p>Faible contrôle social informel</p> <p>Présence d'opportunités illicites</p> <p>Difficulté d'établir des normes et des valeurs communes</p> <p>Entrave au développement de réseaux supportants informels</p>
Activités reliées aux stupéfiants dans le quartier	<p>Présence de consommateurs de drogues</p> <p>Présence de trafic de drogues</p> <p>La disponibilité de drogues pour les enfants du quartier</p>
Solidarité sociale	<p>Diminution des disparités sociales (développement social et économique harmonieux, redistribution des finances publiques et des opportunités, accès égal aux services et intérêts, volonté d'assister les autres)</p>
Réseau social	<p>Haut niveau d'interactions sociales entre les communautés et les familles</p> <p>Engagement civique</p> <p>Facilité dans la résolution des problèmes collectifs</p>

Cohésion sociale

Organisation d'un party de quartier annuellement
 Mobilisation du quartier pour obtenir de meilleurs services (pétitions, marches...)
 Égalités sociales
 Surveillance du quartier par les habitants
 Valeurs morales communes
 Interactions sociales dans la communauté et entre les communautés

Types d'intégration sociale (activités et relations avec le voisinage et le support reçu des voisins - le temps passé dans des activités conventionnelles)

Intégration religieuse

Combien de fois tu vas à l'église?
 Combien de fois tu participes à des activités religieuses?
 Combien de fois tu pries?
 Combien de fois tu lis la bible ou d'autres textes religieux?

Intégration familiale

La quantité et l'intensité de relations qui lient les membres d'une famille aux autres et leurs buts communs.
 Temps passé avec les parents
 Fréquence à laquelle tu participes à des activités familiales (voir un spectacle, visiter des amis, jouer aux cartes et discuter).
 Renforcement des sentiments collectifs (temps passé avec les parents, activités familiales)

Intégration politique

Comment tu fais confiance aux institutions politiques telles que la Cour, la police, le gouvernement...)
 Participation à des activités politiques

Intégration scolaire		<p>Les efforts faits pour le devoirs et les leçons</p> <p>Les résultats académiques</p> <p>Le sentiment d'être prêt ou non pour les évaluations</p> <p>Aimer son école et avoir du respect pour ses professeurs.</p> <p>Participer aux activités parascolaires</p> <p>Sentir son appartenance à l'école.</p>
Implication sportive	<p>Participation à une équipe sportive</p> <p>Faire du jogging ou de l'exercice</p>	
Contraintes sociales externes (réaction sociale formelle et informelle, supervision et arrestation)	Contrôle social informel ou indirect	<p>Respect général de l'autorité</p> <p>Le service de police se préoccupe des problèmes du quartier</p> <p>Réaction du voisinage si un individu ne respecte pas les lois ou est dans le trouble</p> <p>Affection, attachement et identification à des personnes conventionnelles</p> <p>Réaction des personnes avec qui l'individu entretient des relations interpersonnelles de nature intime</p>
	Contrôle social formel ou direct	<p>Punitions et récompenses</p> <p>Contrôle exercé par la police ou d'autres représentants de l'autorité</p> <p>Règles explicites et claires</p> <p>Perception qu'une transgression des règles implique une sanction certaine.</p>
Contraintes sociales intériorisées (valeurs, adhésion aux normes, perception du risque de punition)	Contrôle interne	<p>Développement de l'autonomie vers la conformité</p> <p>La conscience</p> <p>Le contrôle de soi malgré les opportunités, les choix ou les alternatives</p>

Contrainte sociale (conduites mises de l'avant par des personnes de l'entourage de l'individu)

Pressions sociales à la conformité
Impact du caractère social
Les valeurs et les attitudes morales
Les réactions

Anomie

Ne pas respecter les lois qui ne semblent pas appliquées
Respecter seulement les lois que je veux suivre
Difficulté à faire confiance aux autres puisque tout est variable
On ne peut être certain de rien dans la vie
Personne ne connaît ce qui est attendu de lui

Risques dans le quartier

Événements criminels (graffitis, crimes de violence...)

LE CAPITAL INDIVIDUEL DANS LES ÉCRITS

Intelligence émotionnelle

Capacité de discernement et de répondre adéquatement aux humeurs, aux tempéraments, aux motivations et aux désirs des autres personnes

Habiletés sociales

Comportement social d'un enfant en interaction avec des adultes et des pairs

Efficacité personnelle (Capacité de résoudre des problèmes et de bien performer - Efficacité personnelle (capacité de finir les leçons dans le temps requis, capacité de contrôler son tempérament, capacité de se défendre en cas d'injustice...))

Implication dans des activités conventionnelles

Implication dans des activités scolaires
Implication dans des activités religieuses
Implication dans des activités au sein de la communauté

Association avec des pairs (proximité physique et interactions physiques et verbales)

Pairs prosociaux

Combien d'amis sont de bons étudiants en ayant une attitude et un comportement positif à l'école?

Amis impliqués dans le bénévolat

Amis impliqués dans des activités sportives

Amis qui planifient continuer leurs études

Amis qui vont à l'église régulièrement

Amis impliqué dans des activités illicites (vol, vente de stupéfiants, consommation de drogues...)

Amis ayant des comportements délinquants ou déviants (consommation et délits)

Renforcement des comportements déviants par la réaction des pairs

Influence négative des pairs

Valeurs délinquantes (légitimation des activités délinquantes comme des modes de comportements acceptables et la capacité de violer les lois pour atteindre ses buts)

Amis ayant été arrêtés

Pairs délinquants

Caractéristiques individuelles

Timidité

Dépression

inaptitude sociale

Morosité

Autonomie (indépendance- individu qui pense pour lui-même et se dit responsable de ses comportements)

Compétence Empowerment (apprendre de mes erreurs, apprendre des accomplissements des autres...)

Moralité (Guide pour la coopération sociale et la coordination des activités des individus vivants ensemble et ayants des interactions.)

Indicateurs de la socialisation	Se sentir apprécié et accepté
	Se sentir capable
	Ambition
	Aimer la vie scolaire et les activités intellectuelles
	Suffisance personnelle
<hr/>	
Valeurs des amis	
<hr/>	
Croyances morales des amis	
<hr/>	
Attitudes des amis	
<hr/>	
Influences des pairs	Imitation des comportements par l'observation
Exposition à des influences sociales déviantes	Utilisation de la cigarette
	Consommation d'alcool
	Consommation de la marijuana
	Participation à des activités déviantes
	Communauté violente ou les occasions déviantes sont nombreuses
	Implication dans des activités routinières non conventionnelles (flâner en groupe, fréquenter les arcades, travailler en étudiant)
	Présence de situations précriminelles (ensemble des circonstances extérieures à la personnalité du délinquant qui précèdent l'acte délictueux puis entourent sa perpétration, telles qu'elles sont perçues et vécues par le sujet.
	Tactique criminelle(séquence des choix et des gestes posés par le délinquant durant les faits.
<hr/>	

LA DÉLINQUANCE DANS LES ÉCRITS

Troubles de comportements (comportements qui manifestent un écart vis-à-vis d'une norme instituée par la culture dominante)	Troubles de comportements à l'école (vandalisme, parler en classe, tricher à un examen, ne pas faire ses devoirs, lancer des objets en classe, copier en classe, être suspendu ou expulsé, perdre des privilèges, arriver en retard, absentéisme volontaire...)
	Consommation de stupéfiants ou alcool
Délinquance	<p>Délinquance scolaire (dommages à la propriété, agression interpersonnelle, voler son professeur, apporter une arme, consommer de l'alcool ou des stupéfiants à l'école, vendre de la drogue...)</p> <p>Vols et vandalisme (offenses contre la propriété comme un vol, une introduction par effraction, des dommages à la propriété...)</p> <p>Attaques (bataille sérieuse contre une autre personne, extorsion, utilisation d'une arme contre quelqu'un...)</p> <p>Troubles avec la police ou les autorités</p> <p>Troubles avec les parents (délinquance familiale, fugue, batailles physiques avec les parents...)</p> <p>Implication dans la drogue (consommation, vente)</p>
Antécédents criminels	
Fréquence de l'implication dans la délinquance juvénile	
Types de violence	<p>Violence réactionnelle</p> <p>Violence de prédation</p> <p>Violence générale</p>

LA CONSOMMATION DE STUPÉFIANTS DANS LES ÉCRITS

Typologie des consommateurs

Non consommateur ou abstinent
 Explorateur ou expérimentateur
 Consommateur irrégulier ou occasionnel
 Consommateur régulier
 Surconsommateur ou consommateur abusif ou
 problématique

Substances consommées

Alcool
 Cigarette
 Marijuana
 Amphétamines
 Cocaïne
 Barbituriques
 Inhalent
 Hallucinogènes
 PCP
 Méthadone
 Crack
 Ecstasy
 Opiacés
 Colle
 Héroïne

Types de drogues	Dépresseurs
	Perturbateurs
	Stimulants
Précocité de la consommation	
Fréquence de la consommation	
Quantité consommée	
Niveau d'intoxication	
Prévalence des pairs consommateurs	
Exposition à l'offre	
Stade de la trajectoire du consommateur (Brochu, 1995)	Occurrence (consommation irrégulière et faible, consommation pour le loisir, consommation en fonction des contacts et des entrées d'argent qui proviennent du travail ou d'opportunités légales) Renforcement mutuel Économico-compulsif
Modèle conceptuel de Brochu (1995)	Propriétés du produit (effets principaux ou secondaires, effets à courts ou moyens termes, effets combinés) Individu (attentes, son style de vie, son niveau socio-économique, ses ressources, son niveau de dépendance) Contexte de la distribution des drogues (lois et milieu)
Cycle du comportement (Catalano et Hawkins, 1996)	Escalation Maintenance Descalation Cessation Désistance